

TERRE DES MIRACLES

I

Il sortit rapidement de la gare, dans l'espoir de trouver une charrette qui le conduirait au moins jusqu'à Jugon ; de là il était à huit kilomètres de Coray, il les ferait en une heure et demie, même si le sol ne s'était pas entièrement séché ces jours derniers. Mais l'esplanade de la gare était vide ; les quelques voyageurs arrivés dans l'après-midi par l'omnibus de Saint-Brieuc étaient déjà partis vers Jugon ou vers Plénée. Un temps, le Père Anselme espéra qu'une voiture surgirait de derrière le pont métallique, puis il se mit en route. Ce n'était pas qu'il craignît la fatigue des treize kilomètres, mais Dom Bernard ne saurait à quoi attribuer ce retard : il aurait dû arriver à Coray au début de l'après-midi, et voilà qu'il était six heures passées. Le Père Abbé ne pouvait deviner qu'il avait manqué le train du matin il avait eu à confesser avant la communion générale les séminaristes qui n'avaient pu passer la veille, et certains étaient restés longtemps agenouillés devant lui... Le train partait à huit heures moins dix, et c'est à cette heure seulement qu'il avait terminé la messe.

D'ordinaire la retraite pascale du grand séminaire de Saint-Brieuc était prêchée par un Dominicain ou par un Carme. Mais cette année l'évêque avait exprimé son désir au supérieur du séminaire de le voir s'adresser à Dom Bernard. L'évêque de Saint-Brieuc voulait par cette importante et flatteuse invitation faire taire ces quelques mauvaises langues qui prétendaient qu'il n'avait admis Dom Bernard dans son diocèse que sur les instances de l'évêque de Versailles ; en même temps il entendait manifester aux ermites de Coray qu'il appréciait leurs efforts. Car au début de chaque mois, satisfaisant au désir formulé par l'évêque, Dom Bernard rendait compte en détail de leur vie, des travaux réalisés, des présences nouvelles. Ces lettres étaient ensuite transmises à la

Congrégation des Religieux, où elles étaient classées dans un dossier spécial intitulé « L'expérience de Coray (Évêché de Saint-Brieuc, France) ».

Tout d'abord Dom Bernard pensa aller lui-même à Saint-Brieuc, il en profiterait pour faire la connaissance des notabilités ecclésiastiques du diocèse et pour vérifier à la bibliothèque quelques indications concernant la fondation de Coray. Il pensait déjà alors aux fêtes par lesquelles il désirait célébrer dignement le huitième centenaire de l'abbaye. Mais, au moment de donner sa réponse au supérieur du séminaire, il changea d'avis si c'était lui qui dirigeait la retraite, les séminaristes seraient détournés de la méditation, car ils porteraient leur attention sur sa personne et la légende qui l'entourait. Et les événements de Meylan étaient encore trop vivants en lui pour permettre de répondre de sang-froid aux éventuelles questions de certains professeurs. Il valait mieux envoyer le Père Anselme ; on le connaissait moins, et il y avait dans son regard quelque chose qui arrêta les questions indiscrettes. C'est ainsi qu'à la fin de mars, le Lundi saint, la retraite des séminaristes de Saint-Brieuc débuta par une instruction de l'ancien ingénieur chimiste. Les années précédentes, seul le professeur de permanence assistait aux sermons ; mais, cette année, poussés soit par la curiosité, soit par le respect qu'ils portaient aux ermites de Coray, plusieurs professeurs furent présents. Et, chose qui n'était jamais arrivée dans le passé, bien que ce fussent toujours les plus éminents religieux des Carmes de Rennes et des Dominicains de Lannion qui dirigeassent les retraites, quiconque assista une instruction du Père Anselme ne manqua plus les suivantes.

« L'après-midi du Mercredi saint - nota dans son journal un des directeurs du séminaire - quand les élèves se furent réunis pour la dernière instruction, on se pressait jusque contre les murs de la salle de cours des classes supérieures, car en plus de nos professeurs, tous présents, des prêtres de la ville qui pendant ces trois jours avaient entendu parler de cet étrange moine, étaient venus également. Pourtant, si nous l'avions accueilli poliment, ç'avait été avec une certaine froideur, cette retenue s'adressant moins à lui qu'à son compagnon, l'ancien abbé cistercien qui, sans

qu'on en comprit la raison, avait envoyé un autre à sa place. D'ailleurs, notre hôte manifesta lui aussi une certaine réserve ; quand nous lui offrîmes de lui faire visiter la ville, il refusa, alléguant qu'il devait préparer son sermon du lendemain. Par hasard le sort m'échut d'assister à la première instruction. Mais MM. Kerdanet et Feyen-Perrin y assistèrent également, ainsi, bien entendu, que tous nos séminaristes. La retraite de 1936 avait été dirigée par le Père Narcisse Quellien, des Frères Prêcheurs : ses instructions logiques, émouvantes, vivaient encore dans toutes les mémoires, ce qui rendait plus difficile la tâche du religieux inconnu, envoyé de Coray. Tout de suite je constatai qu'il n'était pas orateur. Ce qui l'année précédente avait frappé surtout nos jeunes, c'était l'ampleur du registre et les gestes expressifs du prédicateur ; le Père Anselme, dès les premiers mots, se croisa les bras sur la poitrine (il avait dû contracter cette habitude lorsqu'il était Trappiste : les bras cachés sous la coule blanche prêtent une immobilité de statue à celui qui parle, dans cette attitude, et cela provoque un saisissant effet de contraste ; mais dans sa soutane noire cela produisait une impression de gaucherie, on eût dit que le prédicateur eût voulu cacher ses mains durcies par le travail manuel. Et sa voix n'était pas aussi prenante que celle du Père Narcisse. Je souligne tout ceci à dessein, pour montrer qu'il évita tout moyen extérieur visant à l'effet. Et pourtant, quand, nous regardant de ses yeux bleu foncé, il se mit à parler, j'eus le sentiment qu'un vent surnaturel, le vent de l'Esprit, soufflait dans la salle. Et cette même impression s'empara des séminaristes : on n'entendit pas le moindre toussotement, pas le moindre craquement de chaise. J'étais assis au fond, je ne voyais pas les visages, mais les cous tendus de chacun trahissaient leur émotion. Je ne saurais dire par quel moyen il atteignit ce résultat littéralement indescriptible. Il avait choisi pour thème de sa première instruction l'Espérance, d'après la phrase du Psalmiste : *Quoniam tu es, Domine, spes mea* ! Sans doute était-ce un beau sujet, mais que peut-on dire de neuf après tant d'excellents ouvrages et sermons sur ce thème ? Non, il ne disait rien de nouveau ; en face de tout autre prédicateur sans doute nous fussions-nous contentés

de quelques hochements de têtes approbateurs, compréhensifs ; mais dans la bouche de ce moine, devant ces paroles hélas habituellement toutes fades et lisses à force d'usage, aux-, quelles seul notre cerveau est encore capable de réagir, notre cœur y restant insensible, ma gorge se serra, et sans aucune cause j'eus envie de pleurer. La façon dont il prononçait le nom de Dieu n'avait rien d'emphatique, il n'y mettait aucune onction particulière, mais il me semblait que c'était la première fois que j'entendais ce mot terrible et pourtant infiniment doux. Ou peut-être ce nom était-il jusqu'ici un mot inerte, et voilà que la silhouette noire, immobile, sans même lever les yeux au ciel, sans faire trembler les vitres, lui donnait la vie, une vie surnaturelle. « Nous devons espérer en Dieu qui est l'Amour » lui-même, aux yeux de qui l'homme le plus misérable « compte tout autant que chacun de ses anges », dit-il ; et au mot « amour » une chaleur particulière remplit cette salle d'études austère où tant de paroles ternes avaient résonné pendant des dizaines d'années.

« L'après-midi de ce même jour tous les professeurs furent présents au sermon, ce qui n'était jamais arrivé dans les annales du séminaire. Le Père Anselme sembla ne pas s'apercevoir de cette curiosité soudaine ; peut-être ne remarquait-il rien effectivement, car bien qu'il eût les yeux fixés sur son auditoire, j'avais l'impression qu'il était loin de nous. Un abîme le séparait de nous que l'on n'aurait guère pu franchir avec la seule force humaine. Et, dès ce moment-là, je compris pourquoi l'ancien abbé trappiste avait envoyé ce religieux à sa place. Je ne veux pas dire qu'il eût voulu user du charme du Père Anselme pour attirer nos jeunes dans son monastère, mais s'il avait le désir de fixer l'attention de Saint-Brieuc sur Coray, il ne pouvait agir plus habilement.

« La personnalité et les paroles du Père Anselme exercèrent une profonde influence sur les élèves. Depuis des années, l'usage voulait qu'après Pâques je discutasse avec eux des enseignements à tirer de la retraite. Mais cela n'eut point lieu cette année, les séminaristes devaient sentir, eux aussi, qu'il eût été malséant cette fois-là d'analyser le contenu de la retraite ou la personnalité de celui qui l'avait prêchée. Et la profondeur de cette influence se

manifesta également par le changement qui s'opéra chez quelques séminaristes, notamment chez le petit T...

L'horloge de l'église de Jugon sonna sept heures. Le Père Anselme ayant traversé le village s'engagea sur le chemin qu'il avait suivi quatre mois plus tôt en compagnie de Dom Bernard. Quatre-mois déjà qu'il était à Coray : pendant les douze années de vie à Meylan, il n'était pas arrivé autant d'événements qu'ici depuis le début de novembre. Il y avait même eu un moment - après la visite chez la vieille - où il avait bien cru que le Père Abbé allait s'arrêter court. Celui-ci n'avait pas fait la moindre allusion, même d'un mot, à la lutte qui le déchirait, mais le Père Anselme se doutait de tout. Il eût aimé rassurer son compagnon, l'exhorter, lui transmettre sa propre certitude que ces déboires étaient partie intégrante de Coray, au même titre que la pluie incessante ou le vent de noroît, ce vent qui s'essayait contre la toiture avec d'autant plus d'acharnement qu'elle n'était pas terminée. Mais pourquoi n'avoir pas parlé ? Pourquoi n'avoir pas, au moins, jeté un regard d'encouragement à Dom Bernard ? Qu'elles étaient étranges leurs relations. Durant de longues années il avait consacré tout son temps à sa mère, et n'avait pas pris le loisir de connaître le sentiment de l'amour ni celui de l'amitié, et il était entré à Meylan sitôt après que la mort l'eut séparé de cet être chéri. Le sentiment qui le liait à Dom Bernard était peut-être plus noble que l'amitié ; c'était un attachement surnaturel, la conscience d'une même destinée, et si puissamment, si immédiatement, qu'à l'heure du danger ou de l'épreuve il ne songeait même pas à stimuler son compagnon, ou à le consoler. A proprement parler, après douze années vécues ensemble sous le même toit, ils ne se connaissaient pas ; et ici, à Coray, ils étaient encore plus solidaires l'un de l'autre. Si demain le Père Abbé venait lui annoncer qu'il partait en voyage, il ne s'aviserait même pas de lui demander ce qu'il devrait faire pendant ce temps, ni où il se rendait, ni pour combien de temps il s'absentait. Sans doute, un homme du siècle ne comprendrait-il pas cela, encore que ce soit tout naturel : en dehors de leurs rapports spirituels ils n'existaient pas l'un pour l'autre, et de même qu'ils

n'éprouvaient chacun pour soi aucun sentiment humain peine, souci, joie, satisfaction - de même ne s'en inquiétaient-ils pas l'un pour l'autre tant que ces sentiments n'avaient rien à voir avec les choses divines. Froideur ? Peut-être. Mais souvent, Dieu grelotte dans le feu des sentiments humains.

La violence des doutes qui avaient torturé le Père Abbé avait eu pour effet justement d'anéantir une fois pour toute ces doutes eux-mêmes. L'arrivée du frère Jean-Baptiste n'avait fait qu'en hâter la fin. Depuis, il n'avait plus jamais pensé avec angoisse à l'avenir de Coray, bien qu'on n'eût pas encore réussi à apprivoiser les fauves de la forêt ; mais cela viendrait en son temps. Pour l'instant, ce qui importait, c'était de continuer à vivre selon la Règle, et de s'approcher ainsi chaque jour de l'idéal qui les avait amenés à Coray. Qu'importait même qu'ils dussent un certain temps rester seulement quatre : un peu plus de besogne et de souci, c'était tout. Bientôt commenceraient les travaux de printemps, ils vivraient entièrement du travail de leurs mains, comme l'ordonnait saint Benoît. Et du prix de leurs bois, ils répareraient le monastère.

Lentement la nuit tombe, seuls quelques bourbiers et les reflets de l'eau dans les ornières indiquent le chemin. Et il pleut, mais pas comme en hiver ; on croirait simplement marcher dans de la brume, et ce n'est que peu à peu qu'on prend conscience de cette bruine qui recouvre comme d'un vernis luisant pierres, arbres et silhouettes. En ce printemps précoce, la route conduisant au monastère n'est plus aussi déserte : des gens qui reviennent des champs glissent comme des ombres et disparaissent aussitôt. On n'entend que le claquement de leurs sabots et de leurs voix. Puis, de nouveau tout retombe dans le silence, le Père Anselme reste seul.

La brume aux mains de spectre caresse son visage, lui effleure la nuque, pénètre sournoisement sous son manteau et sa soutane, et se mélange à sa sueur. Car il marche vite, il voudrait être arrivé à Coray, rendre compte Dom Bernard de ces quatre journées passées hors du monastère, et se réadapter à cette vie d'où il a été arraché. C'est ce dépaysement qui explique que lui- qui au monastère ne s'attarde jamais au passé ni à ses sentiments, évoque

en ce moment cette étape de sa vie qu'il avait mieux que toute autre oubliée, celle d'il y a trois ans alors que le calme, l'équilibre des premières années de couvent avaient cédé- la place aux tentations de l'épreuve. Il songe à la nuit obscure de l'âme dont les mystiques du moyen âge parlent avec effroi, à ce calme noir, cette immobilité plus redoutable que n'importe quelle tempête. A cette époque, il ignorait encore que c'était la grâce de Dieu qui l'avait poussé dans ce souterrain interminable qui fut pour lui littéralement un enfer ; mais ce n'était que le souffle du purgatoire qui le suffoquait. La nuit, une force inconnue le bousculait hors de sa couche et le forçait en violation de la Règle à se glisser furtivement à l'église où il se débattait jusqu'à l'aube entre espérance et désespoir. Au début, il avait cru que cet abandon n'était qu'un cauchemar, car Dieu ne pouvait ainsi se détourner de lui ; puis, peu à peu, le doute avait anéanti en lui tout espoir, toute confiance, et il avait senti dans son tourment que tout l'abandonnait, que Dieu lui-même se voilait la face : dans ces ténèbres impénétrables, la lueur consolatrice de la lampe du sanctuaire elle-même ne parvenait plus à lui. Il avait tenté de se révolter contre le Maître cruel, mais la révolte exige de la force, et lui se débattait impuissant, car peu à peu son âme s'était vidée de sa substance. Et il avait fini par croire que cette souffrance durerait jusqu'à la consommation des siècles. Le Père Anselme frissonne, cette nuit, au souvenir involontaire de cette période.

Puis soudain, sans transition ni signe précurseur, la souffrance s'était arrêtée net. Il avait parcouru les terribles pentes raides du chemin de la purification, de la *via purgativa*, et aussitôt après, voilà qu'il s'était engagé dans la *via contemplativa*, la voie merveilleusement sereine de la contemplation. Aucune joie spéciale ne lui était survenue, et pourtant il était indiciblement heureux ; le sentiment de la présence divine le suivait partout. Chacun de ses gestes était une prière ; soit qu'il fit occupé au dur travail des champs à l'entour de Meylan, soit que se promenant sur le mur d'enceinte, il contemplât les montagnes ; et dans sa joie surnaturelle il lui était arrivé de caresser le poirier qui se trouvait à l'extrémité du mur. L'été, à Meylan, Dom Bernard permettait que les moines fissent

leur sieste dehors ; le Père Anselme aimait particulièrement cette petite clairière d'où l'on pouvait apercevoir le jardin du monastère, et quand le vent soufflait d'en bas, il entendait le clapotis de la fontaine. Couché sur le dos, il regardait longuement les nuages qui se dirigeaient vers l'Italie ; ils s'arrêtaient au-dessus du vallon, jetant leur ombre sur Meylan, puis continuaient leur route, humblement suivis par leur ombre. Il se sentait ainsi celui qui, s'en revenant des portes de la mort après une longue et cruelle maladie, contemple avec des yeux maintenant omniscients le mystérieux livre d'images du monde.

Et les événements de septembre mêmes n'avaient pu troubler cette heureuse assurance. Le moine qui vit dans l'ambiance recluse du couvent a une très vive sensibilité de réaction, un mot à voix plus haute lui semble une détonation ; on peut donc imaginer le bouleversement qu'avaient suscité dans les âmes les événements de Cîteaux et la démission de Dom Bernard. Mais l'événement n'avait pas même effleuré le calme surnaturel du Père Anselme ; et pourtant il était parmi les religieux de Meylan le plus proche de Dom Bernard, car il avait conscience que sa propre destinée était inséparablement liée à celle de son abbé. Les deux délégués de Cîteaux avaient craint que le Père Anselme ne profitât de l'alarme des religieux pour semer la révolte, mais le fidèle compagnon de l'ancien abbé de Meylan s'était conduit plus mystérieusement que jamais. Quand on les avait interrogés un à un, le Père Anselme n'avait pas pris part : pour Dom Bernard, il n'avait pas eu une parole d'approbation pour le projet de Coray : simplement il avait tendu l'abbé de Rosmadec une demande adressée à la Congrégation des Religieux, sollicitant sa sécularisation. Et pendant les six semaines qu'avait duré le règlement de sa situation à Rome, il avait été le même parfait religieux que pendant les douze années qui avaient précédé.

Il eût été préférable de louer une voiture à Jugon, comme il en avait eu tout d'abord l'intention ; il serait depuis longtemps au monastère. Il était imprudent de suivre un chemin qu'au fond il ne connaissait pas, et de n'avoir pas songé que si la nuit le surprenait,

il pourrait errer jusqu'à l'aube ; car à cette heure-ci il ne rencontrerait plus personne pour le conduire. Le brouillard ni la nuit n'étaient une gêne pour les gens de ce pays, comme si en leurs lointains ancêtres s'était développé le même instinct que dans ces oies sauvages qui maintenant passaient au-dessus de sa tête, si bas que dans le brouillard il entendait le bruissement de leurs ailes. Lui, par contre, il lui fallait avancer presque à tâtons, il ne voyait plus de reflets sur les flaques ; et s'il ne portait pas une extrême attention à sa marche, bientôt son manteau s'accrochait aux genêts qui bordaient le chemin ou, pire encore, imperceptiblement il déviait en pleins champs, dans les jachères, qui ne se distinguaient pas de l'étroite route toute détrempée et bossuée. Il avait parcouru trois ou quatre kilomètres depuis Jugon, il lui fallait veiller à bien tourner à droite à l'embranchement de Saint-Jacut. Le Père Abbé ne l'aurait pas blâmé d'avoir pris une voiture à Jugon il avait économisé trente ou quarante francs en faisant la route à pied, et cela ne représentait pas une bien grosse économie, d'autant plus qu'il rapportait à Dom Bernard une enveloppe bien garnie, de la part du supérieur du Séminaire. Mais à présent, c'était trop tard, et il finirait bien d'une façon ou d'une autre par rejoindre Coray. La prochaine fois il ne manquerait pas le train, et d'ailleurs, vraisemblablement, il n'aurait pas à quitter le monastère de si tôt.

Il eut un bref étonnement, la route était plus dure sous son pied, comme si la pluie eût épargné ce bout de chemin ; ou peut-être le noroît qui s'était ranimé les derniers jours, avait-il séché le sol dans ce coin-là. Mais le Père Anselme n'avait pas l'habitude de s'interroger longuement sur de tels problèmes ; ayant pris conscience du fait, il s'efforça d'en tirer parti il put marcher plus vite en se guidant sur le son rendu par ses souliers frappant le sol. En outre, il lui semblait que les genêts fussent devenus plus rares : depuis quelques minutes son manteau ne s'y était pas accroché une seule fois. Et quand de temps en temps le brouillard s'éclaircissait, des arbres surgissaient en bordure de la route, mais peut-être n'était-ce qu'un effet de son imagination, car tout en même temps il n'arrivait plus à distinguer la route. Il s'arrêta, sortit son mouchoir, s'essuya le visage, et continua. A chaque instant, il

pouvait maintenant atteindre l'embranchement de Saint-Jacut ; de là, il ne serait plus qu'à trois bons quarts d'heure de l'abbaye si la route continuait à être aussi dure, si entretenue, pensa-t-il, mais cela n'avait pas grand sens, car depuis que les rangs des moines de Coray s'étaient éclaircis, il n'y avait plus eu personne pour l'entretenir, sinon les quelques pauvres moines qui au XVII^e siècle peinaient pour se procurer le pain quotidien. Mais à l'apogée de Coray, la situation était tout autre : la population de la région se confondait avec celle de l'abbaye. qui, avec ses ateliers, son moulin, son vivier - sans parler des moines copistes ou guérisseurs - était un établissement plus important que les villages environnants de Saint-Jacut, Langourla, Merléac, le Gouray ; aussi était-il de l'intérêt de la population d'entretenir les routes qui y conduisaient. Et les deux ou trois cents frères convers de l'abbaye avaient, eux aussi, à veiller au bon entretien des environs du monastère. Mais voici déjà l'embranchement. Le Père Anselme fit quelques pas sur la route de gauche qui conduisait à Saint-Jacut, fit demi-tour et s'engagea sur l'autre en direction de Coray. Sans aucun doute, il se trouvait dans la bonne direction, bientôt il arriverait au monastère.

Il avait parcouru peut-être trois ou quatre cents mètres quand il s'arrêta net. Tout à l'heure, avant l'embranchement, si le sol résonnait si haut sous son pas, c'est parce qu'il était sec, mais ici cette résonance métallique provenait de ce que la route était pavée - il le sentait même à travers ses souliers ferrés. Pour s'en assurer, il se baissa et tâta le sol : effectivement, on pouvait suivre le contour des cubes de pierre légèrement inégaux. De plus, cette route était beaucoup plus large que celle de Coray. Malgré toutes ses précautions, il semblait bien qu'il se fût engagé sur la route de Saint-Jacut ; il était possible que celle-là fût pavée, encore qu'il ne s'en fût pas aperçu dans ses rares promenades jusqu'à l'embranchement.

Après un court instant d'hésitation, il refit le chemin en sens inverse. Il avait de la chance de s'être aperçu à temps de son erreur, sans quoi il aurait pu marcher ainsi jusqu'à Saint-Jacut. Mais comment avait-il pu se tromper à ce point ? Ou peut-être y avait-il une troisième route à l'embranchement qu'il n'avait pas remarquée

auparavant, et c'était cela qui l'avait induit en erreur. Il en aurait bientôt le coeur net. Il ralentit le pas pour ne pas dépasser l'embranchement qui, dans ce sens, devait être à sa droite, et l'atteignit bientôt. De la poche de sa soutane il sortit la boîte d'allumettes que chacun d'eux devait porter sur soi par ordre du Père Abbé pour ne pas avoir à tâtonner dans le noir au cas où le courant d'air éteindrait la lampe ; il en alluma une et l'éleva en l'air. A la lueur de la petite torche il constata qu'il n'y avait que deux routes, et qu'il se trouvait incontestablement bien à l'embranchement de Saint-Jacut, car voici à sa droite, se profilant dans la nuit, ce taillis de hêtres qu'il avait remarqué lors de la première promenade. Non, par bonheur il ne s'était pas égaré. Mais alors comment expliquer cette route pavée ? Il alluma une deuxième allumette : car après tout peut-être n'était-elle pas pavée ? En effet, ici à l'embranchement, pas le moindre cube de pierre. Il haussa les épaules, et reprit le chemin de Coray.

Autre chose à présent l'absorbait, et pourtant, à un moment donné, il se rendit compte qu'il foulait à nouveau une route pavée. Mais tant d'étranges choses lui étaient arrivées déjà dans sa vie qu'il ne s'étonna pas outre mesure cette fois non plus. Il n'éprouvait que ce léger vertige qui était toujours le signe précurseur de quelque chose. De quelque chose que le Père Anselme redoutait et qui en même temps l'emplissait d'allégresse. Comme si une main l'eût arraché à l'univers sensible et au temps, pour le placer sous la cloche de verre d'un autre univers où les lois terrestres ne jouaient plus. Mais cette main l'arrachait avec une telle violence que tout son être en était ébranlé. En même temps - et c'était le cas en ce moment-ci - la conscience de sa faiblesse humaine continuait de vivre en lui, son état ressemblait au rêve en cela seul que, comme le rêveur accepte pour réalité tout ce qui lui survient en songe et ne s'étonne pas des situations les plus singulières, ainsi rien ne l'étonnait lui non plus. Mais en même temps il savait bien qu'il ne rêvait pas et qu'il n'était pas victime d'une illusion.

A la place du Père Anselme l'homme le plus courageux eût été saisi de terreur en sentant pour la deuxième fois sous sa semelle ces cubes de pierre aussi absurdes sur la route de Coray que s'ils

eussent flotté en l'air. Mais l'étrange moine ignorait la peur; depuis qu'il avait parcouru la *via purgativa*, il n'avait plus rien à craindre, et en cet instant à nouveau, il attendait tranquillement la suite des événements. En même temps il pensait à sa prochaine arrivée à Coray où il trouverait Dom Bernard encore éveillé. Car pas un instant il ne doutait que cette route sonore ne conduisît au monastère. S'il eût fait jour, sans doute eût-il déjà été en vue des hauts murs de l'église.

Non, le Père Anselme ne manifesta pas la moindre surprise quand tout à coup surgit un corps de bâtiment dont la pâle lueur émanant de l'église voisine pouvait à peine suggérer les dimensions. Pas la moindre trace de la bâtisse qu'il habitait avec ses trois compagnons, et pourtant il savait qu'il se trouvait à Coray. Il ne s'étonna pas davantage en entendant chanter dans l'église : il ne pouvait distinguer les paroles, mais seulement la mélodie, celle même qu'ils chantaient le soir dans le petit oratoire. Mais elle était infiniment plus sonore, plus riche, plus colorée, comme si elle était chantée par un immense choeur.

Une telle faiblesse le saisit qu'il dut s'appuyer contre le mur du bâtiment. Celui qui, de la plaine où il se trouverait, serait brusquement transporté au sommet du Mont-Blanc, éprouverait le même vertige les oreilles du Père Anselme bourdonnaient, le sang battait à ses tempes, et il tremblait comme une jeune bête traquée. Son cerveau fonctionnait normalement, mais la faculté de raisonner s'était comme paralysée en lui, ainsi que cette autre faculté par laquelle l'homme en pleine possession de ses moyens intellectuels distingue la réalité admissible de l'inexplicable. Il ne se demandait pas : « Comment suis-je ici, où suis-je, que dois-je faire ? », bien que ces trois questions eussent été naturelles, sans hésitation comme sans angoisse, il acceptait la situation. Et tout comme s'il eût été naturel qu'il se fût trouvé devant ce bâtiment inconnu, maintenant il s'efforçait seulement de distinguer les paroles du chant. Un enfant rescapé d'un naufrage se comporte de cette façon quand le canot de sauvetage aborde une île inconnue : rien d'autre ne l'intéresse que les cailloux multicolores de la plage.

Quand le tremblement de ses jambes se fut calmé, il se dirigea vers l'église. Il constata, ou plutôt il prit acte simplement que l'église qui s'appuyait sur le corps de bâtiment était celle de Coray ; avec cette différence que ses murs s'élevaient dans un état de conservation parfaite, la lumière des cierges colorait les vitraux, et le porche qu'il avait vu tracé sur le plan du Père Clément se dressait devant lui dans toute sa réalité. Il promena sa main sur le chapiteau qui émergeait de l'obscurité - non pas qu'il eût voulu contrôler son organe visuel, mais le granit froid était si agréable au toucher puis déposant d'un geste machinal son manteau et son chapeau, il entra dans l'église.

A la lumière d'énormes cierges jaunes il aperçut d'abord les frères convers. Ils devaient être nombreux ainsi alignés sur trois rangs de chaque côté parallèlement aux murs de l'église. En avant étaient les plus jeunes. - certains étaient encore des enfants - derrière, les aînés. Les cierges brûlaient devant eux, dans le transept ; de l'endroit où il se trouvait,, il ne pouvait distinguer les visages, il ne voyait que des crânes rasés de près qui luisaient chaque fois qu'ils se courbaient en avant. Plus loin, jusqu'au transept se tenaient les Pères, en face les uns des autres. « Tout comme à Meylan, se dit le Père Anselme, mais ici ils sont au moins quatre fois plus nombreux à chanter, et des légions de frères convers. » En avant des stalles de droite, se dressait une crosse, et à côté l'Abbé. Le Père Anselme se dirigea sans bruit vers les clercs. Son pas était aussi léger que s'il eût marché en rêve, mais il ne s'agissait pas de rêve maintenant. Et comme à Meylan lorsqu'il lui était arrivé, pour une raison quelconque, d'être en retard à Complies, voici qu'il s'agenouilla devant le Père Abbé, implorant son pardon ; puis, sur un signe du vieux religieux, il se leva, s'inclina profondément et retourna à l'extrémité du dernier rang, tout près des frères convers. Et quand on entonna le Psaume 133 : *Ecce nunc benedicite Dominum, omnes servi Domini*, le moine retardataire chantait déjà avec les autres avec cette centaine de moines dont le visage, à la lueur des cierges, reflétait un bonheur surnaturel. Non, l'expression de ces visages n'était pas de ce monde ; de ce monde ce chant dont le torrent l'emportait. Deux religieux quittèrent leur

stalle et éteignirent les cierges : l'obscurité envahit l'église. Tous les moines s'agenouillèrent, la tête reposant sur leurs bras. Un instant, le Père Anselme se crut seul dans cette immense église ; mais la coule de son voisin frôla la sienne, et dans le profond silence, de temps en temps craquaient les stalles. Puis l'Abbé frappa de son anneau son pupitre, les moines se relevèrent et sortirent deux par deux de l'église.

Quand il arriva au cloître couvert, tout lui était déjà aussi familier alentour que s'il eût vécu depuis des années parmi ces robustes moines aux visages rudes dont le regard pourtant rayonnait d'un amour ineffable. Il trouva naturel de marcher entre eux il franchit en cet instant le seuil de la salle capitulaire oui, il avait maintes fois vu les doubles colonnes de rentrée - et le religieux qui marchait à son côté le regarda sans surprise. Il connaissait l'ancien ingénieur, ou bien il y avait tant de moines dans cette abbaye qu'un -visage étranger n'était guère remarqué. Mais quelle curieuse coutume de s'assembler dans la salle du Chapitre après Complies ! Ils s'installèrent lentement le long des murs, l'Abbé se tint debout devant son fauteuil, et les frères convers restèrent au cloître d'où ils pouvaient voir ce qui se passait dans la salle. Le Père Anselme remarqua que le portrait accroché au mur représentait, non pas Saint Bernard, comme dans les monastères cisterciens, mais l'ermite de Subiaco, Saint Benoît, priant devant sa grotte.

L'Abbé s'assit et, sur son signe, les religieux s'assirent aussi. Le Père Anselme imita leur exemple, et instinctivement cacha ses gros souliers sous sa soutane, car les autres étaient chaussés de sandales. Mais il semblait que d'autres pensées préoccupassent le Chapitre, et personne ne se souciait de lui : les cierges éclairaient maintenant des visages assombris, l'angoisse succédait au recueillement de tout à l'heure, et bien que pas une seule parole n'eut encore retenti, le Père Anselme savait qu'il allait être le témoin d'une séance exceptionnelle.

Depuis l'instant où il avait commencé de fouler la route pavée, il avait considéré presque comme naturel ce qui lui était arrivé. Mais quand l'Abbé commença de parler, de surprise il leva les

yeux, on eut dit qu'à un dialecte connu l'orateur mêlât parfois des mots étrangers. Pourquoi ce religieux parlait-il la langue des vieilles chroniques ?

- Mes frères, dit l'Abbé d'une voix forte pour se faire entendre jusque dans le cloître, pour la première fois depuis cinquante ans, après Complies, nous ne nous sommes pas dirigés vers nos dortoirs, mais ici au Chapitre. J'aurais pu vous réunir dès cet après-midi, mais je n'ai pas voulu troubler cette journée, car malgré mon désir ' de croire le contraire, je crains qu'elle ne soit pour quelques-uns leur dernière journée monastique. Tandis que vous travaillez aux champs, un courrier est arrivé de Lamballe et m'a communiqué que les armées de Richard ont débarqué et entrepris leur marche en direction de l'intérieur de la province. L'épouse de notre fondateur, Agnorée de Penthièvre, est en grand danger avec toute sa famille, car l'ennemi peut arriver demain matin sous Lamballe. Il est donc de notre devoir d'y courir sans délai, et de défendre la citadelle. Si les assaillants voient que Lamballe tient bon, ils se dirigeront vers Rennes, leur objectif final. Deux cent soixante hommes seront d'un grand secours dans la bataille. Considérez, en outre, qu'il y va de notre propre sécurité. Il se peut que l'ennemi évite notre monastère, comme il se peut aussi qu'il passe par Broons dans sa marche vers la capitale, et alors Coray tombe sur son chemin. Nous devons donc de toute façon lui faire résistance ; mais mieux vaut combattre dans un château-fort qu'ici où ils dévasteraient tout.

« Nous partirons dès avant minuit, et au matin nous serons à Lamballe. Ceux d'entre les anciens qui veulent nous accompagner le feront en voiture ; si quelqu'un veut rester, il le peut. Mais nous devons aussi laisser à Coray un religieux dans la plénitude de sa force qui, au besoin, puisse négocier avec les envahisseurs, et qui veille sur le monastère. Nous cacherons les trésors de l'abbaye et les actes de donation, de crainte qu'ils ne tombent aux mains de l'ennemi. Nous ignorons qui d'entre nous pourra s'en retourner vivant, aussi indiquerons-nous à tous le lieu de la cachette. cet après-midi, cherché un endroit qui convienne : nous enfouirons nos biens les plus précieux près du dernier arceau, face l'escalier.

Mais tout d'abord il me faut désigner le religieux à qui nous confierons le monastère. »

Il se leva et s'emparant d'un chandelier à trois branches, il se dirigea vers l'autre extrémité de la salle rectangulaire, lentement, comme pour décider entre temps du choix qu'il allait faire. Arrivé devant le premier moine, il lui éclaira le visage, médita quelques secondes, et passa au suivant. Il était encore loin du Père Anselme qui se tenait près de l'entrée, mais pour la première fois depuis le début de ces événements surprenants, le moine fut pris d'inquiétude. S'il lui fallait se rendre à Lamballe avec les autres, peut-être ne retournerait-il jamais à Coray et dans ce cas que penserait Dom Bernard ? Une seconde il songea à sortir tout simplement de la salle capitulaire, mais aussitôt il eut honte de sa pensée : ce n'était pas par hasard qu'il s'était trouvé mêlé à ces religieux, il n'avait donc pas le droit de décider n'importe quoi de son propre chef. Et il serait encore temps de se déprendre, plus tard, sur la route de Lamballe. Si Dom Bernard avait été présent, d'un regard il lui aurait demandé conseil ; mais il ne le voyait pas dans la salle, pas plus que le Père Clément. N'importe, il tâcherait de cacher son inquiétude à cet autre abbé qui lentement s'approchait de lui.

La lueur du chandelier lui éclaira le visage et les petits yeux de souris de l'Abbé l'observèrent avec curiosité ; mais le regard bleu du Père Anselme résista sans sourciller au regard qui le scrutait. La scène ne dura que quelques secondes, l'Abbé passa au suivant, et le visage de l'ancien ingénieur fut de nouveau recouvert d'ombre. Il y avait tant de monde dans ce monastère qu'avant une telle décision il fallait littéralement passer en revue chaque moine.

Certes, même en temps normal, la tâche de veiller sur une abbaye aussi importante représentait une lourde responsabilité, plus forte raison quand on attendait l'armée de ce Richard dont parlait le Père Abbé. L'instant d'avant, il appréhendait de devoir prendre part à la défense de Lamballe ; maintenant, il envisageait l'attitude à prendre si, contre toute probabilité, le choix se portait sur lui.

L'Abbé arriva au dernier religieux ; comme aux autres, il lui éclaira le visage, puis tenant le candélabre devant soi, le visage songeur, il repartit en sens inverse. En passant devant l'entrée, un coup de vent éteignit les deux chandelles extrêmes, mais comme ne s'en apercevant pas, l'Abbé s'arrêta tranquillement devant le Père Anselme et dit

- En vertu des pouvoirs que je détiens en tant qu'abbé, c'est toi que je charge de veiller sur le monastère. Il se peut que ce soit là une tâche difficile, et que le sort de Coray dépende de ta sagesse. En conséquence, je demande aux membres du Chapitre de manifester s'ils s'opposent à ce mandat. Que celui qui s'y oppose lève la main.

Les pères braquèrent leurs regards sur le moine qui, près de l'entrée, se tenait immobile et pâle sous la lueur de la chandelle maintenue au-dessus de sa tête. Après avoir constaté l'approbation générale, l'Abbé continua :

- Ainsi c'est en mon nom comme en celui du Chapitre que tu veilleras sur Coray, sur les anciens, et sur les trésors. As-tu bien compris ce que nous attendons de toi ?

- Je l'ai compris, répondit le Père Anselme. Il voulut ajouter quelque chose ; mais il s'arrêta court, car l'Abbé le regardait, étonné.

- Tu as un singulier accent. Tu n'es pas du pays ?

- Non, je suis de Meylan, en Savoie.

L'Abbé eut un mouvement d'épaules

- N'importe, Coray t'appartient au même titre qu'à ceux qui sont originaires du pays. Comme tu le vois, nous avons tous confiance en toi, montre-toi digne de cette confiance.

Il se tourna vers les fatigué :

- Si quelqu'un est fatigué, qu'il se repose, nous partirons minuit. Toi, dit-il au Père Anselme, tu viendras' avec moi ; nous préparerons la cachette puis, en présence des anciens, nous y déposerons le trésor.

Les religieux se dispersèrent en silence, tandis que e Père Abbé et lui longeaient le cloître et, s'arrêtant au dernier arceau, se mettaient au travail .avec les outils qui y avaient été préparés.

Pendant que le Père Anselme creusait la fosse, quelques frères, sur l'ordre de l'Abbé, apportaient des dalles de la cour.

- Nous la garnirons de dalles, l'humidité abîmera moins la caisse pour le cas où elle devrait rester longtemps enfouie, expliqua l'Abbé et l'autre, silencieux, approuva de la tête.

Au bout d'une heure et demie, la cachette fut prête. Le Père Anselme resta seul un moment, mais il n'eut pas le temps de s'interroger, car l'Abbé revenait déjà en compagnie de quelques religieux âgés. Éclairés par une torche de sapin résineux, ils placèrent dans la fosse toute garnie de dalles un coffre renforcé de lamelles de fer ; ils placèrent sur la caisse une dernière dalle, puis la recouvrirent de terre.

- Tu veilleras à faire disparaître ce reste de terre demain. D'ailleurs, l'ennemi croira que nous avons tout emporté, dit l'Abbé.

Et, suivi de ses conseillers, il monta l'escalier.

Le premier mouvement du Père Anselme fut de les suivre, mais il se ravisa, songeant qu'il leur fallait sans doute délibérer de quelque chose, et il resta dans le cloître. Le ciel était couvert de nuages, mais la lune éclairait faiblement les alentours : il pouvait nettement distinguer la silhouette de l'église et du monastère quadrangulaire. De temps à autre, une ombre glissait à ses côtés, des moines descendaient l'escalier et disparaissaient sous la voûte conduisant à l'église. Oui, puisque par la volonté de Dieu, on avait remis entre ses mains le sort de Coray, il emploierait toutes ses forces à défendre le monastère et les religieux qui y resteraient. Mais où pouvaient être ses compagnons, le Père Abbé, le Père Clément, le frère Jean-Baptiste ? S'appuyant à un chapiteau, il scruta du regard la partie du monastère où devait se trouver leur bâtiment à eux ; on n'y voyait, se détachant en noir, qu'une des ailes de cette immense abbaye, et elle était si haute qu'on ne pouvait la confondre avec celle qu'ils habitaient à présent. N'importe ! Celui qui, en pleine nuit, l'avait conduit à cette abbaye veillerait à ce qu'il retrouvât ses compagnons, et qu'ils pussent continuer leur vie de moine.

Il sursauta : une main s'était posée sur son épaule.

- Peut-être regrettes-tu de ne pouvoir venir avec nous ? lui demanda l'Abbé. N'aie de pensée que pour Coray. Neuf vieux moines y restent, aie soin d'eux, et vivez comme si de rien n'était, je l'exige ; et, si par la volonté de Dieu, aucun de nous ne retournait, envoie sans délai quelqu'un à Bégard. Lors de sa visite à Coray, du temps que j'étais jeune moine, Bernard, abbé de Clairvaux, nous mit sous la dépendance de Bégard.

Dans la nuit silencieuse la cloche retentit. Le cloître s'emplit de religieux.

- Nous voici au moment de partir, dit l'Abbé.

Et, repoussant son capuchon, il donna l'accolade au Père Anselme

- Que Dieu nous garde tous !

Les religieux par rang de quatre défilèrent à travers l'église. Le Père Anselme les accompagna jusqu'au porche, et y resta jusqu'à ce que le bruit de leurs pas se fût évanoui dans la nuit ; puis, il retourna au monastère, monta au dortoir et se laissa tomber sur la première couche. Selon son habitude, il voulut réciter un dernier ave, mais le sommeil le prit avant la fin.

Le lendemain, après la messe conventuelle, Dom Bernard s'adressa en ces termes au Père Anselme :

- Quand j'ai vu que vous n'arriviez pas l'après-midi, j'ai tout de suite pensé que vous aviez manqué le train. Nous vous avons attendu jusqu'à neuf heures, puis nous nous sommes couchés. Vous seriez-vous égaré ? Il devait être minuit passé lorsque j'ai enfin entendu votre pas.

- Il faut croire que j'ai dû m'égarer, répondit calmement le Père Anselme.

Mais l'ancien abbé de Meylan, l'ayant regardé au visage, changea brusquement de sujet :

- Avant tout, rendez-moi compte de la retraite. Avez-vous vu Monseigneur ?

- Non, mais j'apporte une lettre du supérieur du séminaire. Je la descends tout de suite, dit le religieux.

Et, sur le ton d'un enfant qui se réjouit de quelque chose sans en mesurer la valeur, il ajouta :

- Je crois qu'elle contient aussi de l'argent.

Il monta au dortoir, car le manteau où se trouvait l'enveloppe était suspendu au mur, à côté de sa couche. Mais il ne l'y trouva point ni dans l'armoire de la chambre d'hôte. Peut-être l'avait-il laissé en bas dans la salle de travail, quoiqu'il ne se souvint pas d'y être entré en revenant. Non, il n'y était pas davantage, et le frère Jean-Baptiste ne l'avait pas vu. Il ne regarda pas le Père Abbé, mais il sentit son regard sur sa nuque. Soudain il se toucha le front, comme s'avisant de quelque chose et, le visage empourpré, il sortit à pas pressés du bâtiment. Sans hésiter, il se dirigea vers les ruines de l'église ; du plus loin il aperçut devant l'entrée, là où jadis était le porche, la tache noire du manteau. Il le ramassa ainsi que le chapeau qui se trouvait à côté - il avait dû pleuvoir la nuit dernière, car ils étaient tout trempés - et il fut rassuré quand il retrouva dans la poche intérieure l'enveloppe mouillée.

II

« ...J'ignore¹ ce que Votre Éminence a entendu dire de mon projet, mais de sa lettre je conclus qu'elle veut m'entendre, moi aussi, avant de se faire une opinion ou de porter un jugement définitif. Je lui rendrai sa confiance en lui relatant jusqu'aux détails qui pourraient desservir ma position ; je ne passerai rien sous silence, ni les hésitations du début, ni les scrupules ultérieurs se rapportant à la résolution qui lentement mûrissait en moi.

« Pour que Votre Éminence puisse bien comprendre ma décision, il me faut lui dire tout d'abord quelques mots du jeune homme que j'étais il y a trente ans. Ce n'est qu'à l'âge de vingt-quatre ans que je me suis présenté à l'abbaye de Rosmadec. J'avais d'abord étudié le droit à Rennes en vue d'entrer au barreau. Le monde flaire toujours des motifs sentimentaux quand il apprend que quelqu'un se retire dans un monastère : dégoût de la vie, déception, expiation volontaire, Dieu sait quoi encore. Nous connaissons bien la fragilité des résolutions qui naissent de pareils mouvements. A cette époque j'avais le sentiment que je devais me faire religieux, parce que l'idéal du monde ne me satisfaisait guère. Lorsque j'évoque aujourd'hui le jeune homme qui résolut un jour de se faire moine, je crois pouvoir dire que ce fut le désir de la vie parfaite qui l'incita franchir ce pas. Je dois ajouter que c'est ce but qui me guide aujourd'hui encore. Je songeai tout d'abord à entrer chez les Carmes, mais en étudiant leur mode de vie, je reculai devant ce double aspect de leur existence ; c'est une tâche extrêmement difficile que de maintenir l'équilibre entre le ministère pastoral qui est l'une des destinations des fils de Saint Jean de la Croix, et leur autre but : la contemplation. Je suis d'une nature plutôt active, néanmoins la vie contemplative m'attirait fortement, et il me sembla la pouvoir trouver chez les Cisterciens de la Stricte Observance. C'est ainsi que

¹ - A la demande du Cardinal B... à Rome, Dom Bernard retrace son itinéraire spirituel, en indiquant les raisons historiques et psychologiques qui l'ont conduit à Coray.

j'entrai Rosmadec ; dont un de mes oncles, ecclésiastique, connaissait bien l'abbé.

Sans en tirer aucune gloire, je puis affirmer que dès le premier jour de mon année de noviciat, je visai de toutes mes forces observer les coutumes et les lois de l'Ordre. En vérité, je me réjouissais des difficultés accumulées devant moi, et ce m'était un bonheur de les sur monter. En évoquant aujourd'hui les années passées à Rosmadec, je dois constater que la conception que j'avais alors de la vie monastique et de l'idéal du moine était plutôt primitive, et si je puis dire, provinciale. Peut-être nos supérieurs y étaient-ils pour quelque chose : ils appliquaient leur attention aux formes extérieures plutôt qu'à la vie intérieure et à l'approfondissement spirituel ; je veux dire qu'ils ne nous rappelaient pas suffisamment qu'il ne suffit pas d'observer tout ce qui est écrit pour être infailliblement sur le chemin de la perfection.

« Je vécus huit ans à Rosmadec. L'année qui suivit mon ordination, le Père Abbé m'envoya à Rome pour y continuer mes études sur l'histoire de l'Ordre. J'avais à élucider les détails du séjour à Rome de l'abbé de Rancé dans les années 1664-66. Votre Éminence se rappelle certainement ce voyage du grand Réformateur. Alexandre VII, voulant mettre fin à la funeste lutte qui sévissait entre les deux camps des Cisterciens français, les Mitigés et ceux de la Stricte Observance qui réclamaient une réforme, invita à se rendre Rome et l'avocat des Mitigés, Dom Vaussin, abbé de Cîteaux, et les deux porte-parole des Cisterciens de la Stricte Observance Dominique George, abbé de Val-Richer, et Rancé. Rancé, abbé de la Trappe, n'était qu'un nouveau venu parmi les Cisterciens de la Stricte Observance et pourtant, « vu sa piété, son zèle, ses qualités intellectuelles et son éloquence (je cite un document de l'époque) » et avant tout son expérience du monde », ce fut sur lui que tomba le choix. Comme le sait Votre Éminence, cette mission finit par la victoire des Mitigés le Bref promulgué en 1667 leur donna raison sur la plupart des points litigieux, ce qui, malgré tout, n'empêcha pas Rancé d'exécuter à la Trappe sa propre réforme. Mais ce n'est pas de cela que j'ai parlé pour l'instant.

« A propos des antécédents du voyage de Rancé, je m'étais plongé dans l'histoire de notre Ordre, au XVII^e siècle, et pour saisir entièrement le point de vue des Cisterciens de la Stricte Observance qui se réclamaient de l'esprit primitif de Cîteaux, je me mis à étudier parallèlement les circonstances de la fondation de Cîteaux. Au noviciat, on nous avait enseigné en détail les faits historiques ; ce qui m'intéressait avant tout, c'était le mode de vie des moines retirés à Cîteaux dans l'observance des règles prescrites par Saint Benoît, puisque c'est de lui qu'ils se réclamaient. Je désirais savoir à quoi avait abouti la révolution de 1098 de Saint Robert et de ses compagnons. Car ce qu'ils avaient accompli était bien une révolution, et l'on peut imaginer combien violente avait été la réaction à Cîteaux quand ils avaient déclaré quitter l'abbaye, par mécontentement des conditions de vie qui y régnaient. J'imaginai maintes fois la scène : l'abbé de Cîteaux allègue, la conscience en repos, que l'Église a approuvé les adoucissements et les changements apportés à la Règle, et que l'excellence de leur mode de vie est prouvée par une succession de saints et doctes religieux. Mais les séditieux ne font que répéter avec une incompréhensible obstination : « Un jour nous avons fait le voeu de vivre selon la Règle de Saint Benoît ; ce voeu, nous ne l'accomplissons pas, pour des raisons qui nous sont étrangères. Et puisque nous avons eu dès le premier jour la ferme conviction que c'est à l'observance de cette Règle que Dieu nous a appelés et que nous ne pourrons trouver le chemin de la sainteté qu'en la suivant dans toute sa plénitude, avec la permission de Rome nous quittons Cîteaux. »

« Afin de connaître à fond la spiritualité des premiers moines de Cîteaux, j'étudiai toute une série d'ouvrages de l'époque : l'*Exordium magnum*, l'*Exordium parvum*, la *Chronique de Villers*, la *Chronique d'Heisterbach*, le *Thésaurus novus Anecdotorum*, les lettres et les sermons de saint Bernard ainsi que le traité d'Arnulfe de Bohéries : le *Miracle des moines*, et l'*Acta sanctorum*. Et naturellement en premier lieu la Règle avec tous ses commentaires.

« Je ne prétends point qu'il faille accepter aveuglément tous les détails de l'*Exordium magnum* ou des autres ouvrages de ce genre ; mais ces récits prouvent que dans les monastères cisterciens des XII^e

et XIII^e siècles régnait une vie spirituelle intense, que les formes les plus diverses de la sainteté y fleurissaient, que les dons surnaturels y étaient fréquents et que l'extase n'y était pas inconnue. Ceci est d'ailleurs confirmé par les attestations de nombreux contemporains étrangers à l'Ordre, et surtout par le grand nombre des canonisations ou béatifications de religieux de cette époque.

« Il était donc établi que Cîteaux et les abbayes groupées autour d'elle, comme Clairvaux, Villers-la-Sainte, Himmerode pour ne citer que les plus célèbres - furent à leur apogée des foyers et des écoles de sainteté. Parvenu à ce point de mes recherches, je dus me poser la question suivante : quelle est la cause de ce phénomène ? Il est certes de fait que toute institution religieuse obtient des résultats extraordinaires en ses débuts ; mais le zèle enflammé des premiers cisterciens n'expliquait pas en soi ce phénomène miraculeux dont on ne saurait trouver l'équivalent dans les premiers stades d'aucune autre institution. Il fallait donc chercher ailleurs cette cause : dans le fait que ces révolutionnaires vivaient selon les règles de Saint Benoît ; ils observaient tant l'esprit que la lettre de la Règle, n'y ajoutant et n'en retranchant rien.

« Il serait puéril de vouloir encore démontrer que la Règle est un guide hors de pair sur le chemin de la sainteté : les papes et les conciles l'ont reconnu aussi bien que les maîtres de la vie spirituelle. Aussi, l'originalité des premiers Cisterciens ne résidait-elle pas en ce qu'ils se fussent assignés pour but de vivre selon la Règle, mais en ce qu'écartant toute influence étrangère, ils avaient su créer une atmosphère favorable à cette Règle qu'ils entendaient observer intégralement. Ils veillaient ne s'éloigner d'elle en aucun point, car ils avaient compris qu'en la remaniant, ils en fausseraient ou neutraliseraient les effets. Cîteaux ou Cluny ne suivaient que partiellement les prescriptions de Saint Benoît ; en certains points ils les avaient simplement dépassées : je pense à la matière des offices ; en d'autres ils avaient simplement retranché : le travail manuel, par exemple ; en d'autres encore, ils les avaient adoucies. Les statuts nouveaux pouvaient être bons en soi ; et l'Église pouvait les approuver, mais ils n'étaient pas ceux que Saint Benoît avait établis pour ses moines.

« *L'Exordium magnum* déclare catégoriquement que les premiers religieux de Cîteaux se basaient entièrement et uniquement sur la Règle. D'autres écrits l'attestent également. Je citerai Étienne de Tournai qui témoigne en leur faveur : « *Monasticam Regulam sic observant ut nec unum iota praeterire videantur.* » Guillaume de Malmesbury en affirme autant, ainsi que l'auteur du *Contemptu mundi*.

« Si j'étudiais avec sympathie la réforme de Rancé, c'est que je sentais en elle la même détermination héroïque que chez les fondateurs de Cîteaux : observer dans leur pureté et leur intégrité les règles de Saint Benoît, en renonçant à tout privilège comme toute facilité. C'était le seul moyen d'arrêter le processus de décomposition qui, selon Rancé, menaçait gravement les monastères cisterciens. Mais l'abbé de la Trappe manquait précisément de ce qui était le caractère propre de Saint Benoît : la mesure et la compréhension. Il voulait par la mortification expier ses années de débauche ; c'est fort compréhensible, mais en même temps que lui, il châtiât aussi ses moines et avec une sévérité souvent inhumaine. Il semble n'avoir pas vu que la Règle ne considère pas la mortification comme une fin en soi, mais comme un moyen efficace. Ainsi, sous le prétexte - il était d'ailleurs de bonne foi - d'observer intégralement les règles, il exigeait toute une série de mortifications dont il n'est pas fait mention chez Saint Benoît. Il défendait à ses moines non seulement la viande, mais encore le poisson, les oeufs, le beurre, voire certains légumes, comme les petits pois, les artichauts, les choux-fleurs, jugeant que c'étaient des gourmandises superflues. Il exigeait d'eux un silence absolu, ne s'apercevant pas que le langage par signes peut être source d'abus plus graves. Se référant à l'interdiction des bains fréquents par la Règle (Saint Benoît met en garde ses moines contre l'hygiène exagérée des Romains, conduisant à l'amollissement corporel et spirituel) il allait jusqu'à prohiber complètement l'usage du bain. Mais le statut établi en 1671 pour les malades montrait encore davantage où conduisait cette fureur de mortification. Il y -était ordonné : 1° que les médecins seraient désormais exclus des infirmeries de la Trappe, comme n'y servant qu'à maintenir les religieux dans la mollesse et l'impénitence (Rancé

enseigne à ses moines qu'ils sont disciples de Jésus-Christ et non d'Hippocrate) 2° que les malades ne s'aliteraient pas, qu'ils se lèveraient à trois heures et demie, et se coucheraient comme le reste de la communauté ; 3° qu'ils passeraient la nuit sur une couche dure, tout habillés, et le jour sur une chaise de paille, sans qu'il leur fût permis de s'y accoter ; 4° que l'usage du bouillon de viande ne leur serait permis qu'au bout de quatre ou cinq accès de fièvre (c'est-à-dire lorsque l'état du malade était presque désespéré). Encore n'y avait-il que les lâches ou les faibles pour accepter cet adoucissement ; les autres persévéraient jusqu'au dernier soupir, sans rompre le jeûne ni l'abstinence ; 5° qu'ils iraient recevoir les derniers sacrements à l'église, appuyés sur le bras de l'infirmier, et reviendraient de même pour se coucher sur la cendre ou la paille en attendant l'heureux moment qui devait les réunir à Jésus-Christ.

Quel abîme entre cette dureté et les soins paternels de Saint Benoît ! Si la mère ou le père d'un religieux venait à mourir, il était interdit de lui communiquer la triste nouvelle, sous prétexte que tout était déjà mort pour lui dans le monde. La conception de Rancé était en soi parfaitement logique. « Nous ne sommes pas venus au cloître pour y vivre, mais pour y mourir » affirmait-il, sans sourciller. Dans une lettre, il expliquait que le monastère. était l'assemblée des pécheurs et des pénitents publics qui avaient offensé Dieu par leur infidélité et leur désobéissance, et ne pouvaient rien espérer de Lui tant qu'ils n'avaient pas obtenu leur pardon par une juste expiation. « Le moine (je cite la lettre de Rancé à Le Roi) perd son innocence en s'enfermant dans le monastère... Le cloître est une prison qui transforme en coupables ceux qui ont conservé l'innocence comme ceux qui l'ont perdue.

« On peut trouver des gens qu'exalte cette sévérité, de même qu'elle attira les foules à la Trappe, au temps de Rancé. Mais, il apparaît certain que Rancé méconnut totalement le sens de la vie monastique. L'expression de sa pensée profonde - dans laquelle je décèle des traits manichéens et une volonté de réaction aux moeurs de l'époque, imprimèrent à son oeuvre une direction qui était loin de correspondre à l'idéal cistercien des XII^e et XIII^e siècles. Au lieu de l'esprit de prière, c'est l'esprit de pénitence qu'il soulignait, et il

escomptait la perfection du moine par l'application de moyens extérieurs. Ce n'est pas moi d'ailleurs qui le constate, mais le *Ménologe cistercien* qui, le 14 juillet, le commémore comme suit :

« Le 14 juillet de l'an du Seigneur 1664 commence la Trappe la célèbre réforme de ce nom. Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé qui, la veille, avait reçu la bénédiction abbatiale, l'entreprit avec une modeste communauté de dix membres. Il ne put, malgré ses désirs, rétablir tous nos anciens usages, mais il ajouta d'autres pratiques très austères et imprima à son œuvre un caractère de dure et sévère pénitence, moins inspiré toutefois par nos premiers cisterciens que par les Pères du désert dont il était le fervent disciple. Si cette réforme rencontra de vives oppositions, elle trouva aussi d'ardentes sympathies. Le Saint-Siège l'approuva, le 23 mai de l'an de grâce 1678, ou du moins la loua hautement pour parler plus juste, et surtout le Seigneur la bénit ; aux jours mauvais, il lui confia l'honneur et la vie de son Ordre de Cîteaux. »

« Je me suis un peu attardé à ces faits historiques ; mais sans eux je ne saurais valablement expliquer ma propre évolution spirituelle. Quand, après trois ans de séjour à Rome, on me rappela en 1922, me confiant la mission de liquider ou de relever l'abbaye de Meylan, tombée en décadence, et souffrant de difficultés matérielles, la responsabilité et l'immensité du travail qui m'attendait chassa pour un temps de mon esprit Rancé et ses erreurs. Comme supérieur désigné, et plus tard comme abbé élu, je ne m'appliquai qu'à une chose : exiger de moi-même et de mes religieux tout ce que prescrivaient les Us et Coutumes de notre Ordre. J'étais soucieux de donner le bon exemple aux vieux religieux qui avaient perdu l'habitude de la discipline ; mais c'est avant tout aux jeunes que je tenais montrer que l'on n'exigeait pas d'eux l'impossible. Si j'estimais que la rigueur de notre vie menaçait la santé de l'un d'eux, j'usais de mon pouvoir d'abbé pour l'autoriser à se lever à quatre heures au lieu de deux, ou bien manger de la viande une ou deux fois par semaine. Dans la plupart des cas, ces adoucissements atteignaient leur but : mes jeunes reprenaient des forces, et dans la suite ils n'avaient plus

besoin de semblables faveurs. Si quelqu'un entrait dans mon bureau pour se plaindre de ne plus pouvoir supporter le silence ou la présence continuelle des autres, et déclarait vouloir quitter la maison, je lui donnais familièrement une bourrade dans le dos, et lui commandais d'escalader la Belle-Étoile l'après-midi en compagnie d'un autre jeune. Pendant l'ascension, qu'il bavardât tant qu'il voudrait. Le lendemain, on n'aurait pas reconnu mon enfant ; et cette thérapeutique avait encore un avantage c'était vraiment l'*abbas* qu'ils voyaient en moi, le père qui comprenait leurs difficultés, et s'employait à y remédier.

« Jusque-là tout fut pour le mieux. Dans les premiers temps, les difficultés matérielles de l'abbaye me causèrent tant de soucis, depuis les réparations des bâtiments croulants jusqu'à la transformation de la fromagerie qui assurait notre existence, que je ne pus m'occuper comme il aurait fallu de la vie spirituelle de mes religieux ; ou tout au moins pas de la manière que j'aurais voulu. Mais notre maison s'accrut : à mon arrivée à Meylan, cinq pères et trois frères convers vivotaient dans l'abbaye ; six ans plus tard, nous étions trente-deux, dont certains eurent souvent l'occasion d'utiliser leur métier séculier au monastère. Avec l'aide d'un ancien ingénieur, nous installâmes l'eau, puis, grâce à la générosité de nos protecteurs, nous pûmes acheter un générateur, ce qui permit à mes moines de travailler dans la bibliothèque même les après-midi d'hiver.

« Quand j'eus réussi mettre l'abbaye en ordre, il me fut enfin possible de suivre avec plus d'attention le progrès intérieur de mes religieux. A jeter un regard pendant les offices sur ceux que l'on a en face de moi, à observer pendant la collation les religieux penchés sur leur écuelle, à moins d'être volontairement aveugle, on découvre bien des choses. Inutile même de les faire parler : un visage abattu, un geste las dans son automatisme sont bien assez révélateurs. Je ne voudrais pas que Votre Éminence se méprît ici sur le sens de mes paroles : je professe, et les religieux qui me sont confiés le font aussi, que sans effort, renoncement, résolution héroïque, il ne saurait y avoir de véritable vie monastique. Ces vertus-là, depuis mon noviciat, je me suis efforcé de les développer en moi au plus haut degré possible, et j'ai toujours exigé de ceux dont j'étais le supérieur

qu'ils les exerçassent, chacun selon ses forces. Mais j'ai dû constater que l'accomplissement consciencieux de certaines obligations demande une dépense d'énergie bien supérieure au profit que l'on en retire. Je veux dire que les forces que nous utilisons de-ci, de-là, pourraient être beaucoup mieux employées ailleurs pour notre progrès spirituel. En même temps, je me suis aperçu, à mon grand étonnement, que ce qui épuisait par-dessus tout mes religieux, et parmi les meilleurs, c'était précisément l'accomplissement de ces tâches que Saint Benoît n'exige guère, ou du moins pas à la manière de la pratique établie. Par contre, les moines médiocres (et dans tout monastère ils sont en nombre, ce qui, après tout, n'est que trop naturel) viennent à bout, sinon en se jouant du moins avec incomparablement moins de difficultés, des obstacles dont la plupart remontent justement à Rancé.

« Ici, je ne pense pas uniquement aux mortifications et aux fatigues physiques, encore qu'il ne soit douteux qu'elles fassent beaucoup souffrir un homme de constitution peu robuste, et qu'elles soient aussi un tel assujettissement pour son esprit que sa vie spirituelle finit par en subir les conséquences. Sans doute, Saint Benoît ne dit-il pas de chauffer le dortoir en hiver ; mais dormir dans une salle sans feu n'est pas la même chose sous le climat napolitain que dans les Alpes de Meylan, par un froid de vingt degrés sous zéro. De même, la Règle prescrit catégoriquement que la couche du moine soit couverte d'une paille ; or, Rancé qui se souvenait avec horreur des nuits passées sur de moelleuses fourrures à se reposer des fatigues de la chasse et de la vie mondaine, allait jusqu'à priver ses moines de cette misérable paille, et leur ordonnait de dormir à même le bois de la couche. Aujourd'hui encore, les Cisterciens de la Stricte Observance obéissent à cette règle, et l'abbé lui-même n'a pas le droit d'y apporter de dérogation, sauf s'il s'agit de malades.

« A tout prendre, ces épreuves sont supportables, et s'il ne s'était agi que de cela, je n'aurais jamais été conduit à prendre ma grande décision. Mais je sentais bien qu'autre chose encore entravait l'épanouissement spirituel de mes religieux. J'avais beau faire pour découvrir l'obstacle,, mes efforts s'avéraient vains. Mais le fait brutal

était devant moi : en vain les moines observaient-ils les coutumes et les règles telles qu'elles s'étaient élaborées chez nous, Cisterciens de la Stricte Observance, à part quelques rares exceptions, ils ne parvenaient pas à cet équilibre spirituel sans lequel on ne saurait concevoir la perfection. De nouveau je me mis à étudier la Règle, et en comparant ses dispositions avec les usages actuels, force me fut d'en tirer cette conclusion que le manque d'équilibre spirituel trouvait son explication dans le déséquilibre du mode de vie 'actuel de l'Ordre. La Règle. veille avec soin à ce que cet équilibre ne soit pas rompu, tout en elle a son rôle propre, bien déterminé, indiqué exactement : la prière en commun, le travail intellectuel que Saint Benoît désigne sous le nom de *lectio divina*, le travail manuel, la nourriture, le repos, sans que l'un écrase l'autre. Les premiers Cisterciens l'avaient bien senti, et c'est pourquoi ils avaient voulu restituer la Règle dans son intégrité.

« Les études commencées à Rome, je les continuai à cette époque la nuit, puisque le jour les affaires de l'abbaye prenaient tout mon temps. Assis près de la fenêtre ouverte, l'air frais des nuits de printemps me tenait éveillé ; une chandelle éclairait les livres, et souvent il m'arrivait d'être tellement absorbé que seule la cloche du matin me tirait de ma lecture. A Rome, la Règle avait été pour moi jusqu'à un certain point une matière inerte, je l'avais étudiée comme je l'aurais fait des écrits polémiques des Pères de l'Église primitive ou des décrets des Conciles. Mais les années passées à Meylan m'avaient ouvert les yeux, et je découvrais sa vérité vivante, ou si je puis ainsi m'exprimer, son éternelle actualité. En étudiant le mode de vie des premiers Cisterciens et ses résultats, j'avais acquis la certitude de son efficacité. Maintenant je discernais son admirable souplesse et ses possibilités d'adaptation au milieu, aux circonstances, aux différents caractères et aux mentalités les plus diverses.

« Parvenu à ce point, je ne pouvais éviter de me poser la question suivante : si les enseignements du passé et le simple bon sens désignaient clairement la Règle comme le guide le plus sûr pour conduire à la vie parfaite, pour quelle raison ne vivrais-je pas avec mes religieux selon les préceptes de Saint Benoît ? Je n'oublierai

jamais la nuit où cette pensée prit corps en moi. J'étais en train de lire un ouvrage où Saint Bernard appelle le monastère une prison ouverte et les religieux les captifs de Dieu. Je sursautai si brusquement que ma chandelle s'éteignit. C'était la pleine lune de juillet, à sa lumière je me mis à arpenter la bibliothèque. Si au XII^e siècle quelques moines avaient réussi à accomplir leur propre révolution, quel empêchement y avait-il d'en faire autant huit siècles plus tard ? Je demanderais l'assentiment de Rome, et si mon Ordre ne consentait pas à ce que je tentasse cette expérience à Meylan, je trouverais quelque part un monastère abandonné. Il serait bon d'être suivi par d'autres ; aussi communiquerais-je mon projet à mes religieux. Mais si personne ne me suivait, cela ne me rebuterait pas. Quelle tâche grandiose que de réaliser la même oeuvre pour laquelle quelques moines du moyen âge étaient partis vers le désert de Cîteaux.

« Mon coeur battait si fort que je dus m'appuyer à une étagère. Le murmure de la nuit d'été qui, à Meylan, semble être la respiration des forêts voisines, pénétrait dans la salle ; mais je n'entendais que le tumulte de mon coeur. J'aurais voulu réveiller immédiatement mes religieux pour leur annoncer ma décision.

« Le lendemain, je pensai calmement à tout cela, et résolu de ne communiquer mon projet qu'aux jeunes moines car, n'ayant pas encore prononcé leurs voeux définitifs, ils étaient libres de me suivre. Je pressentais déjà qu'en aucun cas l'Ordre ne me permettrait de réaliser mon projet à Meylan. Mais avant de faire quoi que ce soit, j'écrivis à Rome. J'exposai mes raisons, en demandant la permission de réaliser mon dessein. Je connaissais Coray depuis mon enfance ; je savais qu'on pouvait acheter le monastère à demi ruiné avec toutes ses terres environnantes, pour un prix modique. Ce qui eut lieu en effet plus tard, grâce à la bienveillance de quelques protecteurs.

« Les religieux, auxquels je fis part de ma résolution, déclarèrent sans hésitation qu'ils désiraient me suivre. En plus d'eux, je ne mis qu'un Père dans la confiance. Dès lors, il ne me fallait plus que l'assentiment de la Congrégation des Religieux. Je comptais sur l'arrivée d'une réponse favorable avant le Chapitre de septembre ;

une fois l'autorisation en mains, il n'y aurait pas de puissance sur terre capable d'empêcher la réalisation de mon dessein.

« S'il m'était arrivé d'avoir parfois des doutes à propos de mes projets, un événement vint mettre fin à cette pusillanimité. Le printemps dernier un de mes meilleurs fils s'alita, et bien que j'aie fait l'impossible pour sauver sa jeune vie, il fut terrassé en quelques semaines par une tuberculose à forme granulique. Dans les derniers jours, je le visitai l'après-midi pour le préparer à la mort qui, il le savait bien, se tenait à la porte. A cette heure-là, mes religieux travaillaient dans la forêt proche ou dans le potager ; nous étions seuls tous deux dans le monastère. Il me pria de lui parler de l'abbaye de Coray qu'il ne verrait pas, de lui dire quelle serait notre vie là-bas, quelles tâches je lui aurais confiées si Dieu lui avait permis de partir avec nous. La veille de sa mort, il dut pressentir quelque chose de mes doutes : étendu, les yeux clos sur l'étroit lit de fer, je croyais qu'il dormait, quand, subitement, il se dressa sur son séant et dit en me fixant :

« - Mon Révérend Père, je sais combien il vous sera difficile de parvenir à Coray, c'est pourquoi je fais don de ma vie au Seigneur afin qu'il vous aide dans votre tâche.

« Je m'approchai de son lit, et pour l'apaiser, lui essuyai la sueur du visage. Mais une sensation inconnue me serra la gorge, je restai longtemps immobile près du lit, tenant sa main maigre dans la mienne, et je contemplais tantôt ce visage qui n'était déjà plus de ce monde et s'illuminait d'un bonheur ineffable, tantôt la ligne des montagnes qui se confondait avec le ciel crépusculaire.

Puis il s'étendit de nouveau et il semblait être retombé dans l'inconscience quand, au bout d'un moment, il prononça ces mots :
« - Je sens que le Seigneur a accepté mon sacrifice, et sera avec vous dans l'épreuve. »

« Le lendemain, à l'aube, il mourut.

« A quoi bon, dira peut-être votre Éminence, attribuer de l'importance à quelques mots prononcés dans le délire, et endormir avec des raisons sentimentales des doutes qui ne sont que trop justifiés ? Il se peut. Mais à ma place, sans doute, votre Éminence eût-elle aussi puisé de la force dans les dernières paroles d'un jeune

religieux à l'âme pure. En tout cas, je vis un signe réconfortant dans cet événement, si triste par ailleurs, et à partir de ce jour tous mes doutes se dissipèrent.

Mais les semaines passaient, la date du Chapitre approchait et l'assentiment de Rome tardait à venir. Aujourd'hui il me paraît probable que la Congrégation des Religieux voulait connaître au préalable le point de vue de l'Ordre : c'est ainsi que l'on eut vent de mon projet à Cîteaux... »

III

Après Pâques y eut des semaines tranquilles. A présent que l'on pouvait commencer les travaux de printemps, les habitants de Coray ordonnaient leur vie entièrement selon la Règle. Depuis que l'on n'avait plus à aller chaque matin à Merléac - c'était une économie presque de deux heures - fidèle au précepte de Saint Benoît, Dom Bernard avait prescrit que la petite communauté réciterait chaque office à son heure réglementaire. Dans la plupart des Ordres, du fait de certaines contraintes extérieures, on avait réduit la fréquence des prières en commun, et ce qui avait aggravé cette coutume chez les Cisterciens de la Stricte Observance, c'est qu'au cours des temps la matière des offices avait augmenté. A Meylan, la communauté passait sept à huit heures par jour à l'église, et ceci en contradiction avec la prescription de la Règle : « Sachons que c'est la pureté du coeur et les pleurs de repentir qui trouvent audience, et non pas l'abondance des paroles ; aussi, que la prière soit brève et pure, sauf au cas où elle se prolonge par l'inspiration de la grâce divine. Mais de toute façon, récité en commun, l'office doit être aussi bref qu'il se peut, *in Conventu tamen omnino brevietur oratio.* » Naturellement, pendant le temps réservé à l'étude, chacun a droit d'entrer dans l'oratoire et d'y prier. La porte en est ouverte, rien ne doit déranger le recueillement du moine, et la Règle prescrit que ceux qui y prient se gardent d'incommoder les autres : ils doivent donc prier non pas à haute voix, mais intérieurement et le coeur pur. Ainsi est réalisé le désir de Saint Benoît : « Il faut faire en sorte que les forts désirent encore plus et que les faibles ne s'effondrent pas. » Les premiers Cisterciens avaient suivi ces commandements « Et avant tout, il fut décidé, dit l'*Exordium magnum*, que dans l'Ordre et les modalités du service divin ils se conformeraient aux prescriptions de la Règle ; c'est pourquoi ils ont entièrement supprimé tous psaumes, prières ou litanies dont certains, par caprice et dédaignant toute nature, ont surchargé les offices au cours des temps. » La petite communauté de Coray revint aux prescriptions de Saint Benoît.

« Je me lèverai au milieu de la nuit pour vous louer » : la Règle se réfère à cette parole du prophète quand elle ordonne aux religieux de se lever à la huitième heure de la nuit *octava hora noctis* - et de se rendre à l'oratoire pour y chanter l'office de nuit qu'elle appelle Vigiles. Elle ajoute que cette huitième heure, il la faut compter selon les saisons, de façon que les moines puissent se reposer un peu plus de la moitié de la nuit. La Règle distingue deux saisons liturgiques celle de l'hiver qui va du début de novembre jusqu'à Pâques, et celle de l'été qui va de Pâques à novembre. Pour calculer la huitième heure, il faut savoir comment on comptait les heures au temps de Saint Benoît : la journée comprenait aussi vingt-quatre heures, mais de durée variable. Cette variabilité s'explique par le fait que la durée de l'heure se réglait, selon les saisons, sur la longueur ou la brièveté des nuits. La nuit commençait au coucher du soleil, et durait jusqu'au lever de l'astre ; le reste du temps était le jour. Les deux parties de la journée se divisaient en douze heures chacune. D'où il suit qu'en hiver les heures de la nuit étaient plus longues qu'en été. Ainsi cette huitième heure tombait entre une heure et trois heures après minuit selon la longueur des nuits.

Deux heures et quart. En bas dans la salle de travail, le réveil sonne. Éveillé depuis longtemps, le frère Jean-Baptiste attend cet instant : depuis que Dom Bernard lui a interdit de se lever plus tôt que les autres, il n'ose plus quitter le dortoir avant l'heure ; mais à peine entend-il le vrombissement du réveil qu'il se précipite dans l'escalier pour faire taire cet insupportable appareil rouge.

- Tu sens que ta fin approche, c'est pour ça que tu piailles si impertinemment, grommelle-t-il en remontant au dortoir - et son visage s'épanouit dans un sourire - oui, tes jours sont comptés.

En haut, les trois religieux sont encore invisibles, mais derrière les rideaux de séparation on entend remuer : ils arrangent leur paillasse. Puis on entend un autre bruit, il vient d'abord du compartiment de Dom Bernard, puis de ceux des deux autres religieux : ils font leur toilette. Le frère Jean-Baptiste n'a pas encore pu s'habituer à ce qu'ici à Coray, chacun, lui y compris, ait

sa propre cuvette, alors qu'à Meylan, selon la prescription de Rancé, il n'y avait qu'un seul et unique robinet sous lequel les moines s'humectaient le visage et se rinçaient les doigts. Luxe superflu et dépense plus inutile encore. pense-t-il, et dans toute la mesure du possible, il économise la cuvette bleue émaillée. A quoi bon se laver les mains puisqu'il faut commencer de frotter tout de suite

Les trois moines apparaissent en même temps ; tandis qu'ils descendent l'escalier, l'un derrière l'autre, le frère Jean-Baptiste éteint la veilleuse, puis se dépêche et les devance. Il ne passe à l'oratoire qu'une seconde - le temps d'allumer la lampe - et le voilà qui disparaît derrière la porte. Quant aux trois pères, ils se placent parallèlement aux deux côtés de l'autel : Dom Bernard et le Père Clément d'un côté, le Père Anselme de l'autre. Ils s'inclinent quelques instants puis retentit sur les lèvres de l'ancien abbé de Meylan, le « *Deus in adiutorium meum intende* », et vigiles commence : après le repos de la nuit, le religieux élève son regard vers le ciel, et par la voix du Psalmiste, chante la louange du Créateur. Et Dieu répond à sa prière. Ainsi une liaison intime, un colloque mystique s'engageant entre l'âme et le Seigneur.

Durant les longues nuits d'hiver, quand l'office du matin que Saint Benoît nomme Matines, et que l'on appelle Laudes aujourd'hui, ne peut commencer que vers six heures et demie, au lever du soleil, comme l'exige la Règle, Vigiles terminées, les trois religieux se rendent à la salle de travail, et y passent cet intervalle de deux heures. Cela aussi en conformité avec la Règle. Dom Bernard travaille, sur la demande de « *La Vie Mystique* », à une étude sur la spiritualité des Cisterciens des XII^e et XIII^e siècles ; le Père Anselme, pour la quatrième fois, lit l'autobiographie de Sainte Thérèse de Lisieux (« on l'appelle la Petite Sainte Thérèse » avait-il dit le dernier jour de la retraite de Saint-Brieuc, « pourtant sa doctrine est si admirable qu'on devrait l'appeler la Grande-Grande Sainte Thérèse ») et le Père Clément étudie encore l'ouvrage sur la restauration des monuments de l'époque romane. Malgré tous les efforts du frère Jean-Baptiste, le bois humide ne veut pas prendre feu dans le petit poêle, il faut de temps en temps ouvrir la fenêtre à

cause de la fumée, mais rien ne dérange le recueillement des habitants de Coray. Parfois le Père Anselme interrompt sa lecture, baisse la mèche de la lampe, jette un regard sur ses compagnons, puis se remet à lire.

Sois béni, Coray, parce que tu m'as accueilli un jour. J'ai franchi ton seuil comme celui qui, parti d'un pays lointain, sait qu'il est arrivé dans la maison de son père. Sois béni, Dom Bernard, car c'est ta parole qui m'a consolé quand mes amis m'ont abandonné, et jusqu'à mes ennemis. A Meylan, c'est toi qui par un torride après-midi d'été as essuyé de mon visage la poussière et la sueur ; à Coray, c'est toi qui as versé dans mon assiette la soupe fumante et odorante. Sois béni, Père Anselme, moine mystérieux, toi de qui à Meylan l'ombre m'est apparue aussi claire que ta coule, et de qui j'ai reçu l'inspiration d'écrire ce livre. Et toi, Père Clément qui, souriant et accueillant, m'as ouvert la porte de Coray, sois béni ! Repose en paix, vieux frère Jean-Baptiste. Quand il m'arrive d'avoir froid, je me souviens de cette couverture dont tu as enveloppé mes épaules un matin, tandis qu'assis à côté des moines, je lisais l'histoire de Coray. Tu reposes déjà auprès des ruines, mais tu n'es pas plus loin de moi que les autres, puisque je ne les reverrai plus en cette vie.

Après Pâques, la *lectio divina* matinale n'a plus lieu : seul un court intervalle de silence sépare désormais cet office des Matines, au moment où se lève le soleil. Les moines de Coray récitent l'office du matin également selon les indications de la Règle d'abord le Psaume 116, lentement - *subtrahendo modice* - pour qu'au début du *Miserere* qui suit, tout le monde soit présent. Suivent deux psaumes qui changent chaque jour, puis viennent Laudes qui se composent des trois derniers psaumes du psautier : invitation aux créatures à louer et glorifier en ce jour et en cette heure le triomphe du Seigneur.

L'office du matin terminé, les moines célèbrent leur messe : tout d'abord Dom Bernard, puis le Père Clément ; à défaut d'enfant de chœur - à cette heure-ci le frère Jean-Baptiste travaille dans le

jardin ils se servent mutuellement. Ensuite le Père Anselme apparaît dans l'oratoire, et Prime commence, Prime, la prière du travail qu'on connaissait dans les monastères d'Orient dès le quatrième siècle : une hymne, trois psaumes, chacun avec *gloria*, une leçon, un verset, le *Kyrie eleison* et les prières finales habituelles.

Jusqu'à Tierce qui se chante à neuf heures, il y a environ une heure et demie de battement. Les trois moines revêtent leur tablier de travail, et se rendent au jardin potager où, depuis l'aube, le frère Jean-Baptiste est en train d'arracher la mauvaise herbe. C'est une lutte presque désespérée, car si l'on arrive tant bien que mal à se défaire des orties, avec la broussaille séculaire il faut lutter mètre par mètre. Depuis deux mois qu'ils travaillent ici, derrière le bâtiment, quatre à cinq heures par jour, le résultat est plutôt maigre : les quelques plantes qu'on a semées, poussent blêmes, timides comme si elles craignaient qu'après le coucher du soleil, les ronces ne rampent jusqu'à elles et ne les dévorent. Et il faudrait aussi fumer la terre, le repos séculaire ne lui ayant guère profité. « Je ne sais pas quand nous mangerons de ces petits pois », bougonne le vieux frère pendant ses quelques instants de repos. Pourtant cette année le printemps breton se montre généreux envers les habitants de Coray derrière les nuages pâles, le soleil transparait parfois, et dans l'air, il y a quelque chose d'impondérable, d'insinuant dont on ne jouit pas seulement avec les sens : quelque chose d'inexplicable et qui envoûte jusqu'aux moines. « Dans ce pays, même la joie est un peu triste », se dit Dom Bernard, et il continue sa besogne.

Neuf heures : il faut interrompre le travail, c'est l'heure de Tierce, et tout de suite après, la messe conventuelle, célébrée par le Père Anselme cette semaine. Ils disposent les outils contre le mur, et en silence regagnent le bâtiment. Le frère Jean-Baptiste les suit : les jours où il ne sert pas la messe, il assiste à la messe conventuelle. C'est le centre de la vie monacale : les autres offices sont la prière du religieux à son Seigneur, elle est la prière de Dieu lui-même, le sacrifice quotidiennement renouvelé du Calvaire. Dans la messe, le Christ renouvelle l'oeuvre immense de la rédemption du monde, elle est l'événement le plus grandiose qu'on puisse imaginer sur terre : plus important que le choc des armées, plus salutaire que la plus

féconde découverte scientifique. Il est donc naturel que les moines de Coray assistent chaque jour avec une âme dévote à ce rite à peine concevable pour la raison humaine. Il n'est que les êtres médiocres pour contempler sans tremblement le moment où le Christ donne son sang, seul hommage qui soit digne de son Père. Quand Jésus, agonisant sur la croix, promena son regard sur là foule au-dessous de lui, à l'exception de sa Mère et de quelques fidèles, il ne vit que des êtres indifférents ou hostiles ; sur des milliers et des milliers d'autels, cette scène se répète chaque jour par le monde. Dom Bernard et ses compagnons désirent qu'il voie au moins leurs coeurs enflammés, ils veulent aimer le Christ pour ceux qui ne l'aiment pas, ils implorent à la place de ceux qui par chacun de leurs gestes offensent l'unique Amour.

Dix heures et demie : ils sortent tous, et continuent la lutte. Les quatre ou cinq heures quotidiennes de travail, manuel font organiquement partie de la vie monacale. « Ils ne seront véritablement moines que s'ils vivent du travail de leurs mains, comme nos Pères et les Apôtres » énonce la Règle. Mais la loi du travail manuel est d'une origine bien plus ancienne et noble : le travail fut l'apanage du premier homme dès avant la chute, puis il devint l'instrument de l'expiation. Mais ce qui lui-donna sa plus haute noblesse, c'est que Dieu, devenu homme, le choisit comme sa condition de vie : le Rédempteur divin besognant dans l'atelier de Nazareth est l'idéal éternel des fils de Saint Benoît. Que le monde pense ce qu'il veut du travail physique, le religieux sait comment le jugeait Jésus Christ, et cela lui suffit. Si dans le monde païen, il devint le partage des esclaves, dans l'humanité consacrée par le Christ, il reçut ses lettres de noblesse.

Le travail physique est en même temps pénitence « Lorsque le corps travaille, dit Saint Bernard dans un de ses traités, que l'esprit médite pourquoi le corps travaille ; les fatigues doivent rappeler le péché dont cette peine est justement la punition. Et ainsi, voyant le remède de la blessure, l'esprit doit méditer sur la blessure elle-même. » En outre, le travail physique facilite la vie spirituelle : le moine qui, le plus clair de sa journée, travaille en plein air, silencieusement, pour gagner son pain quotidien, sait d'expérience

que ce travail rend possible et facilite grandement la prière et la contemplation.

Certes, les moines de Coray en ont plus que leur part, mais c'est que - comme les fondateurs de Cîteaux - ils ont aussi à vaincre les difficultés du début. « Si à Cîteaux, au temps des grandes privations, les religieux se contentaient d'une soupe de feuilles de hêtres, et de racines de la forêt », se dit Dom Bernard, tandis que, s'agenouillant, il extirpe les racines ramifiées d'un buisson, « nous ne devons pas nous plaindre. Mais nous devons faire tout notre possible pour avoir assez de pommes de terre et de légumes pour l'hiver ».

Depuis quinze jours, le matin, le Père Anselme travaille au vivier avec le Père Clément. Ils ont déjà eu raison de la jonchaie, à présent ils veulent dégager le vivier de la vase. L'ancien ingénieur, la soutane retroussée, les jambes nues, se tient dans l'eau qui lui arrive aux genoux, remplit le seau de vase, puis le tend à son compagnon qui l'emporte. C'est un travail encore plus lent que l'arrachage des broussailles ; une petite drague le ferait en deux jours, mais c'est tout juste s'ils espèrent finir en mai. N'importe, un travail une fois entrepris, il n'a de cesse qu'il ne soit achevé : l'an prochain, une ou deux fois par semaine, il y aura ainsi du poisson sur la table. Mais d'ici là, combien de sueur tombera dans l'eau bourbeuse ! Le Père Clément est de retour ; non, cela ne vaut pas la peine d'intervertir les rôles, il est bientôt midi, demain matin ce sera son tour de se tenir une heure et demie dans l'eau froide et dans la vase qui vous donne l'impression de coulevres s'enroulant autour de vos jambes. Le jeune moine qui se tient au bord du vivier fait en silence un signe affirmatif de la tête, s'en va et s'en revient deux fois encore avec le seau rempli de boue, puis aide le Père Anselme à sortir de l'eau. Que diraient les hôtes de Meylan qui se racontaient des prodiges sur le mystérieux moine, que diraient-ils s'ils le voyaient en ce moment ? Des taches grises déparent sa soutane, la vase brille sur ses jambes et jusque sur son visage. Et ses mains que les engelures de Meylan ont fait rouge-lilas ont tout à l'heure élevé Dieu dans les airs. Il fait hâtivement sa toilette et rejoint les autres : il est midi, l'heure de Sexte.

Comme pour Tierce et None, chantés très tôt dans l'après-midi, l'office de midi, après l'introduction habituelle, commence par un hymne suivi de trois psaumes. C'est à dessein que ces offices sont si brefs : Saint Benoît n'oublie pas que les moines, à cet instant de la journée, travaillent le plus souvent en dehors du monastère. Et il leur permet même, s'ils se trouvent éloignés de l'abbaye, de réciter leurs prières en plein air, dans la crainte de Dieu, et à genoux, « *cum tremore divino flectentes genua* ». Quand les terres et les forêts appartenaient à l'abbaye, à l'époque de la moisson et de la fenaison, cela devait se passer ainsi ; mais les trois moines chantent tous les offices à l'oratoire,

Le frère Jean-Baptiste a déjà commencé de préparer le déjeuner, et quand les autres apparaîtront au réfectoire, la soupe fumante les y attendra. Depuis deux heures et quart du matin, pour la première fois ils s'assoient maintenant. Les bagnards de l'Île du Diable ne se lèvent pas si tôt et ne travaillent pas autant. Peut-être même leur nourriture est-elle plus variée que celle de ces forçats qui se sont condamnés à la détention perpétuelle.

Dom Bernard termine la soupe garnie de petits morceaux de pain, et jette un regard interrogateur au cuisinier. Mais le frère Jean-Baptiste secoue la tête : non, il n'y a rien d'autre, plus de pommes de terre, et la préparation d'un autre plat aurait demandé trop de temps. L'ancien abbé de Meylan comprend cette réponse muette, aussi reprend-il de la soupe, car il a faim après les nombreuses évolutions de la matinée, Le Père Anselme imite son exemple, mais il ne faut pas oublier le Père Clément.

C'est lui, cette semaine, qui pendant les repas dispense la nourriture spirituelle ; à midi et le soir, il lit quelques pages de l'histoire des missions bretonnes.

Au signal, il interrompt sa lecture. Ils se lèvent tous et récitent l'action de grâces. Puis le Père Clément mange le reste de la soupe, et le frère Jean-Baptiste dessert la table. Jusqu'à trois heures de l'après-midi, chacun peut à son gré disposer de son temps : si quelqu'un ne se contente pas des six heures de sommeil de la nuit ou est trop fatigué du travail du matin, il peut remonter au dortoir et se reposer. Mais les habitants de Coray préfèrent sortir ; chacun

d'eux a son endroit favori où il passe la méridienne. Le sol a maintenant oublié les pluies de l'hiver, et l'air est chaud à cette heure. Près d'un genêt en fleurs, le Père Anselme contemple à présent les nuages, mais ces nuages de Bretagne ne se hâtent pas vers l'horizon comme ceux qui glissaient au-dessus de Meylan ; ils sont immobiles, bien que là-haut le vent doive être encore plus fort. Et leur couleur aussi diffère, ou plutôt ils n'ont pas de couleur, ils sont blêmes, transparents, tristes. Mais la terre gronde mystérieusement ici aussi ; inutile même d'y coller son oreille, il entend clairement ce mugissement lointain tantôt grandissant, tantôt faiblissant, comme si dans les profondeurs de la terre, sur cette mer de feu ' liquide hurlait ' un autre noroît. Le Père Anselme sympathise avec le vent qui ne s'arrête jamais, cet étrange élément qui contient tant de désirs d'outre-tombe et tant d'indicible tristesse, non seulement à l'automne lorsqu'il pousse les feuilles mortes devant lui, mais au printemps aussi quand il fait onduler les grandes fougères et les fleurs jaunes des genêts.

Tandis que le Père Anselme écoute le grondement de la terre ; Dom Bernard est assis sur un banc de pierre proximité des ruines. Voilà sept mois qu'il est à Coray, peu à peu ils arrivent à réaliser' entous points les prescriptions de la Règle, malgré leur petit nombre en face du travail. Quand on parle parfois de l'avenir de Coray, il se garde de faire allusion aux jeunes de Meylan. Ils peuvent encore le rejoindre, les vœux simples de deux d'entre eux expirent au début de l'été ; mais il ne compte déjà plus sur eux. Si le bon Dieu désire qu'ils soient plus nombreux, il peut envoyer de jeunes inconnus à Coray. Cette lettre arrivée hier est peut-être annonciatrice d'une vocation ; son auteur se réfère à un prêtre de Saint-Brieuc, l'abbé Boisgelin ; il se peut que le Père Anselme ait fait sa connaissance pendant la retraite de Pâques. En tout 'cas, il répondra aujourd'hui même au jeune homme inconnu. Il est difficile de sonder les desseins de Dieu : à Meylan aussi, il avait attendu pendant deux ans des postulants ; et alors qu'il y renonçait, un homme habillé de noir s'était présenté. Il n'oublierait jamais ses premières paroles Je m'appelle Yves Jorioz, je suis ingénieur aux usines Molé, de Toulouse. Si mon âge n'est pas un empêchement - j'ai trente-quatre

ans - daignez m'accueillir comme postulant et si je donne satisfaction, m'accepter au noviciat. J'aspire depuis mon enfance à la vie religieuse mais j'ai dû vivre avec ma mère jusqu'ici. Il y a quatre jours, je l'ai conduite au cimetière, et sur le conseil de mon directeur de conscience, c'est ce monastère que j'ai choisi...

Il se lève du banc de pierre et regagne le monastère la sieste est finie, c'est l'heure de None, puis ils reprennent le travail interrompu à midi. Devant l'entrée, il s'arrête un moment le message de Noël est toujours au mur ; la pluie a délavé les lettres comme les pleurs d'un écolier sur son cahier, mais bien du temps s'écoulera avant qu'elles pâlisent jusqu'à devenir illisibles. Le Père Anselme apparaît : il l'attend et, ensemble, ils entrent à l'oratoire.

Après le court office, le travail continue. Dom Bernard et le Père Anselme s'occupent au jardin potager. Le Père Clément met en tas les pierres éparpillées aux alentours du monastère, près des ruines ; plus tard, chacune reprendra sa place primitive. Le frère Jean-Baptiste soigne les étroites plates-bandes de fleurs près du mur. Si cet été quelque hôte leur rend visite, qu'il voie au moins ici devant le monastère quelques rosiers. Et puisque le Père Abbé ne permet pas de faire disparaître du mur cette sale inscription, une glycine la couvrira. Depuis Noël, les lettres ne laissent pas de repos au vieux frère : d'abord il a songé à descendre en cachette la nuit et à nettoyer le mur ; le Père Abbé croirait que c'était le remords qui avait tenaillé ces pécheurs. Mais bientôt il a renoncé à ce projet, la glycine serait une meilleure solution, en même temps que l'inscription, elle cacherait les endroits où l'enduit manquait. Et surtout, il ne commettrait pas de désobéissance.

Pendant le travail, les habitants de Coray ne se parlent que s'il est impossible de faire autrement. Mais, à l'opposé de la prescription de Rancé, Dom Bernard n'exige pas de ses compagnons le silence continu. En cela aussi, il suit l'esprit de la Règle : Saint Benoît voit dans le silence un instrument efficace pour éviter le péché, il interdit rigoureusement les badineries, les paroles inutiles qui excitent au rire les moines, il exige de ses fils qu'ils ne parlent pas trop et évitent les causeries superflues. Par suite de l'importance du silence - *propter taciturnitatis gravitatem* - les religieux tendant vers la perfection

parlent rarement, et alors même de sujets saints et édifiants. Mais la Règle ne fixe ni le lieu, ni la durée, ni le temps de la conversation ; elle s'en remet à la discrétion de l'abbé. Les premiers Cisterciens avaient suivi sur ce point aussi leur idéal. A Clairvaux le silence était extrêmement impressionnant. « Dans cette vallée pleine d'hommes - écrit l'auteur contemporain de la *Vita Sancti Bernardi* - en plein jour les visiteurs rencontraient un silence nocturne ; on n'entendait que le bruit des outils et les chants de louange à Dieu. A cette vue, un tel recueillement s'emparait des visiteurs qu'ils se méfiaient non seulement des paroles mauvaises ou inutiles, mais même de celles qui n'étaient pas absolument nécessaires. » Mais le même biographe relate aussi que les moines de Clairvaux, au début de la fondation, délibéraient entre eux de tout. Un autre épisode est également caractéristique : les duretés du mode de vie en vigueur au monastère de Maizières avaient tellement éprouvé un jeune moine, le futur saint Hugues, qu'il était devenu neurasthénique, « *ita ut sensum pene et memoriam perdere videretur* ». La providence divine envoya à son secours Saint Bernard, qui ordonna « qu'on le mît à l'infirmerie, qu'on ait soin de le laisser dormir tout son content et qu'on lui permît de parler autant qu'il le voulait ». Et le jeune moine guérit bientôt, « *ita in brevi convaluit* ».

Ainsi, Dom Bernard, contrairement à la pratique de Meylan, ne condamne-t-il pas ses religieux au silence perpétuel après la collation du soir, ils discutent parfois de l'avenir de Coray ou des événements du monde, dont la nouvelle, souvent avec plusieurs semaines de retard, est parvenue jusqu'au monastère.

Mais en cette fin de journée - selon la prescription de la Règle, ils ont soupé après Vêpres, au coucher du soleil - aucune parole humaine ne trouble le silence de la petite salle de travail. Dom Bernard répond à la lettre arrivée de la veille, le frère Jean-Baptiste peint les enluminures du psautier, les deux autres lisent. Parfois un insecte égaré entre par la fenêtre, danse autour des religieux assis près de la lampe, puis disparaît dans la nuit qui commence de descendre, semblable, elle-même, un énorme papillon noir.

IV

Le frère Jean-Baptiste s'arrêta près du jardin de l'église- ce jardin était en même temps le cimetière de Merléac. Il venait d'apercevoir le sacristain creusant une tombe neuve près de la grille. Depuis quinze jours il n'était plus venu au village, aussi n'aurait-il guère été poli de saluer le sacristain d'une simple inclinaison de tête en passant. Ce brave homme aurait pu s'imaginer que ces moines de Coray ne daignaient lui adresser la parole que pour lui demander des hosties ou du vin de messe. « Les gens prennent notre mutisme pour de l'orgueil, il ne faut pas, inutilement, porter de l'eau à leur moulin. » Mais si le frère Jean-Baptiste, s'était bien connu lui-même, il aurait deviné qu'une autre raison encore le poussait à échanger quelques paroles : son coeur était tout plein de joie, et à la maison il était défendu de parler.

Il salua d'une grande révérence le sacristain qui était pourtant d'au moins vingt ans son cadet, s'arrêta, posa son sac ; mais n'ouvrit pas encore la bouche. Il ne faudrait tout de même pas que ces villageois le prissent pour un bavard.

– On ne vous a pas vu depuis longtemps, mon frère, dit le sacristain, et il interrompit son travail. Quoi de neuf à l'abbaye ?

– Une grande nouvelle : à Pentecôte, nous serons cinq. Mais cette fois ce n'est pas de Meylan que quelqu'un nous rejoint, vous savez, de cet autre monastère. C'est de Saint-Brieuc. Un jeune homme qui vit dans le monde. Vous me comprenez bien : un' jeune homme qui vit dans le monde.

– Ah oui ? Seulement faites attention qu'il ne décampe pas. Moi, je n'y tiendrais même pas deux jours dans votre désert. Sans compter la nourriture.

Il jeta un coup d'oeil sur le sac du vieux et ajouta :

- Vous portez certainement encore des pommes de terre et des rutabagas. Un jour, mon frère, il faudra que je vous invite à manger un rôti. Son fumet à lui seul vaut plus que votre cuisine.

– Possible, mais je me contente du fumet. Celui qui va venir ici - du menton il désigna la tombe est certainement mort avant son heure pour avoir mangé trop de viande.

– Je n'en sais rien. Demandez-le-lui donc, mon frère, vous le trouverez à l'église.

Le vieux moine fit semblant de n'avoir pas entendu la remarque, il mit son sac sur son épaule (en effet, il contenait bien des rutabagas et deux énormes pains), salua le sacristain et disparut l'instant d'après derrière l'église. Il avait encore à passer chez le menuisier, au bout du village, pour lui demander de finir le nouveau lit de bois avant la Pentecôte. Quoique ce serait encore mieux si le nouveau venu dormait quelques jours dans le lit de fer de la chambre d'hôte, qui avait un bon matelas... Mais avec le menuisier il ne bavarderait pas ; il voulait rentrer à l'heure, car le souper se trouvait dans le sac. Pendant que les Pères réciteraient les vêpres, il préparerait à manger. Et s'il lui restait encore quelques minutes, il travaillerait un peu pour lui : à cela. Depuis qu'on lui avait défendu de se lever avant les autres, il pouvait à peine s'en occuper ; pourtant, si ce n'était pas terminé pour Pentecôte, il fallait que ça le soit au plus tard pour la fête de son saint patron, le 24 juin. Une telle joie le saisit à cette pensée que son vieux visage disgracieux en devint tout rouge.

Le frère Jean-Baptiste raisonnait de tout à la manière d'un enfant, sans suite et sans une bien saine notion des choses. Ce vieux moine, qui avait passé quarante années de sa vie à Meylan - il y était même resté en tant que garde avec deux compagnons, lorsqu'on avait chassé de France les religieux - ce vieux moine ne portait pas seulement un coeur d'enfant dans son corps fatigué, mais sa philosophie elle-même ne différait guère de celle d'un petit garçon qui joue. Lorsque Dom Bernard, envoyé par Rome à Meylan, eut remis en ordre l'abbaye et eut mis en train, avec des machines neuves, la fabrication du fromage - ce qui, à défaut de terres à labourer, assurait leur pain quotidien aux religieux - une fois par mois on transportait le fromage à Frontenex. C'étaient toujours les deux mêmes jeunes moines qui descendaient. Mais un

jour l'un d'eux tomba malade, et ce fut le frère Jean-Baptiste qui dut le remplacer. Le frère Jean-Baptiste qui, depuis trente ans, n'était sorti de l'abbaye que pour déposer son bulletin de vote à Mercury. Jusqu'à la petite gare de Frontenex, il n'y eut pas de mal, mais là un train qui passa la station sans s'arrêter, effraya le vieux à un tel point qu'il se réfugia derrière la gare, et n'osa plus en bouger. Et dix ans après, quand il partit rejoindre son ancien abbé, le Père Louis, qui l'accompagna jusqu'à Chambéry, eut grand-peine à le faire monter dans le rapide de Paris. Mais .une heure plus tard, pareil à un enfant, il contemplait, extasié, les arbres qui là-bas luttèrent de vitesse avec le train. Ce voyage de Chambéry à Paris, et de Paris à Broons, fut le grand événement de sa vie ; -dès semaines plus tard, il rêvait encore de trains roulant à une -vitesse de tous les diables. Dom Bernard à qui, en son temps, l'on avait rendu compte de l'aventure de Frontenex, aurait voulu connaître les détails du voyage du frère Jean-Baptiste, mais il n'osa pas l'interroger. Quant au vieux frère convers, il se tut sur son voyage et ses aventures à Paris, comme s'il se fût agi d'une page de l'Apocalypse.

Toute sa vie avait ressemblé à celle d'un enfant, excepté ses véritables années d'enfance. Car, au cours de sa vie dans le monde - au fond d'une gargotte d'Ambérieu, avec son père et ses cinq frères et soeurs - il avait supporté plus de misère et de souillures qu'un autre pendant toute une vie. Comment, alors que ses frères tombaient l'un après l'autre dans l'avitement, comment le petit garçon avait-il traversé la noire mer du Péché, les pieds purs ? Seul Dieu aurait pu répondre à cette énigme. Un de ses frères était déjà allé en prison, sa soeur Toinette servait d'enseigne pour attirer les cheminots à l'estaminet, quand un jour le garçon de seize ans avait disparu de chez lui. On l'avait fait rechercher par les gendarmes, non pas par amour paternel, mais on ne pouvait se résigner après l'avoir nourri pendant dix ans, à voir s'en aller la main-d'oeuvre gratuite. Quinze jours plus tard il y avait eu un frère convers de plus à Meylan.

Les quarante-quatre années que le frère Jean-Baptiste avait vécues à Meylan avaient passé aussi vite et avaient été aussi monotones qu'un après-midi de printemps pour un petit enfant

qui s’amuse - à peine a-t-il commencé de bâtir son château de sable que la nuit tombe. Seulement, d’autres n’auraient pas trouvé si amusant le jeu du frère Jean-Baptiste : la vie des frères convers de l’Ordre de Cîteaux est encore plus dure que celle des pères ; ils travaillent dix à douze heures par jour aux champs - l’hiver à l’atelier - et s’ils mangent les mêmes plats que les pères et dorment sur les mêmes lits de bois, ils ne participent pas aux suavités de l’office. « Il faudrait permettre à ces malheureux, avait dit un jour M. de Chevron à Dom Bernard, de vivre au moins de la même façon que ces deux valets de ferme qui travaillent avec eux. Pourquoi est-il permis à ceux-ci de fumer et de descendre le dimanche au bistrot de Faverges ? J’ai envie d’inviter un jour le frère Léon et l’autre, celui qui a la tête aérodynamique, à passer quinze jours au château, pour qu’ils apprennent sur leurs vieux jours à quoi ils ont renoncé en ce monde. - Je n’y vois pas d’inconvénient, avait répondu Dom Bernard, sérieux, mais je crois bien que dès le lendemain vous ne trouveriez plus personne ; ils sont tellement habitués à cette vie qu’ils ne pourraient s’accoutumer à Chevron. Pauvre frère Jean-Baptiste, il n’oserait même pas se coucher dans le lit à colonnes.

Il commençait à pleuvoir, le vieux frère releva son capuchon. Tant mieux s’il pleuvait, cela ferait du bien aux petits pois et aux fleurs. Il secoua la tête comme pour se reprocher son manque de mémoire. Rien ne profitait plus aux fleurs à présent, la semaine passée ces sauvages étaient encore venus la nuit et ils avaient piétiné les plantes et ils avaient arraché les rosiers en fleurs. Il avait fondu en larmes quand, au matin, il avait vu les plates-bandes dévastées. Et la glycine aussi était perdue : sans doute avaient-ils deviné pourquoi il l’avait fait grimper sur le mur. Le Père Abbé ferait bien de se procurer un chien méchant. Depuis Noël ils n’avaient pas reparu, on avait cru qu’ils s’étaient calmés, et voilà qu’à nouveau ils avaient montré les dents. La main du frère Jean-Baptiste se crispa : s’il arrivait un jour à les surprendre, il leur ferait un mauvais parti. Car il semblait que le Père Abbé espérât à tort

que sa patience serait plus tenace que la haine de ces misérables ; il n'aurait de cesse qu'il ne les eût raisonnés à sa façon.

Le sac pesait à son épaule, ce serait bon de le poser et de souffler quelques instants à l'orée du bois. Mais c'était impossible : il avait discuté avec le menuisier (pourquoi fallait-il qu'il racontât à tout le monde qu'ils seraient cinq à Pentecôte ?) et au moment de prendre congé, il lui avait encore demandé des semences de fleurs. Le menuisier était un grand amateur de fleurs, il savait même dire en latin le nom de chacune. Avec quel enthousiasme il expliquait que l'ajonc - cette fleur dorée qui en toutes saisons couvre les champs de son manteau, et décore si bien l'autel se composait de trois espèces différentes qui fleurissaient l'une après l'autre : l'*Ulex europaeus*, l'*Ulex nantis* et l'*Ulex Gallii*. Le frère Jean-Baptiste ne comprenait pas le latin, bien qu'il récitât par coeur les cent cinquante psaumes.

Il s'engagea dans la forêt d'où le monastère ne se trouvait plus qu'à une demi-heure. C'était étrange que, bien qu'il parcourût assez fréquemment ce chemin, il n'y eut jamais rencontré âme qui vive. Pourtant des gens habitaient ici, dans les forêts de Merléac et de Langourla. Ils étaient pareils aux chacals qui n'osent s'aventurer hors de leur tanière qu'après le coucher du soleil. Mais pourquoi tant s'occuper d'eux, il ferait mieux de prier. Il posa un moment son sac, s'essuya le cou ; il s'apprêtait à continuer sa route, quand il entendit un bruit de voix humaines : à droite, dans la petite clairière où il avait l'habitude de cueillir de la bruyère et de l'ajonc pour en orner l'autel, deux hommes ramassaient des champignons sous la pluie fine.

A cette heure tardive de l'après-midi, chaque jour le Père Clément travaillait aux ruines. Il avait déjà réussi à rouvrir les fenêtres obstruées de l'église, et à présent il s'efforçait de ramener à la lumière les arceaux enfouis du cloître. Il fallait de longs jours pour déblayer un chapiteau ; on ne pouvait utiliser le pic, car un coup mal à propos aurait tôt fait de briser le granit sous sa couche d'argile. Le Père Clément préférait se servir d'une truelle, et quand il sentait qu'il approchait de la colonne, il se servait de ses mains

pour enlever la dernière couche de terre. Mais le résultat obtenu en valait la peine : la partie qui restait de l'ancien cloître - car ce qui n'était pas protégé par la terre avait été depuis longtemps dégradé - était aussi belle que l'entrée de la salle capitulaire. Ce travail intéressait Dom Bernard. Pendant que le Père Anselme terminait le toit, il s'en vint regarder ce que le Père Clément avait fait en cet après-midi de mai.

- Veuillez regarder par ici, mon Père, dit le jeune religieux, quand Dom Bernard apparut, voici ce que j'ai découvert.

A côté du dernier chapiteau, le Père Clément avait remarqué une dalle de pierre qui dépassait : elle ne portait pas la moindre trace de sculpture, donc elle ne faisait pas partie des arceaux. Le religieux avait creusé tout autour, et bientôt il était tombé sur une petite excavation toute garnie de dalles semblables, y compris le fond,

- Cela ne peut être une tombe, dit Dom Bernard, car le cimetière se trouvait près du transept. Et quand un grand personnage mourait dans les environs, comme ce fut le cas de Gilles de Bretagne, on l'enterrait dans l'église même. Et d'ailleurs, il n'y a pas trace d'ossements. Mais alors, qu'est-ce que cela peut être ?

- Cela ne vaut pas la peine de se tracasser, mon révérend Père. J'enlèverai les dalles et comblerai le trou. Mais ce sera pour demain, car je crois qu'il est temps d'aller à Vêpres.

Dom Bernard jeta un regard sur les chapiteaux nouvellement déterrés, puis s'en retourna lentement vers le monastère en compagnie du Père Clément. Le Père Anselme était encore en train de travailler avec ardeur sur le toit.

Quand, les vêpres terminées, ils sortirent de l'oratoire, ni l'odeur agréable du souper, ni le visage souriant du frère Jean-Baptiste ne les attendaient. Perplexes, ils restèrent un moment devant la cheminée sans feu, puis Dom Bernard fit signe aux deux religieux d'entrer dans la salle de travail, et se mit à préparer lui-même le dîner. Mais il ne trouva que du sel et de la graisse rance. « Le vieux frère a dû s'attarder à parler, se dit-il, ou il a dû attendre le pain. » Il rejoignit ses compagnons, et, comme eux, se mit à lire.

Une demi-heure passa, mais le frère Jean-Baptiste ne se montra pas.

- Peut-être a-t-il marché sur le *ar ioten*, dit Dom Bernard, en s'efforçant à la plaisanterie. La superstition veut que si quelqu'un a le malheur de toucher à cette herbe, il tournera en rond toute la nuit et ne trouvera son chemin qu'au petit jour.

Mais, à huit heures, il se leva :

- Père Anselme, nous allons avec le Père Clément au devant du vieux frère ; peut-être lui est-il arrivé quelque chose. Nous n'aurions pas dû permettre qu'il caillât sur son dos des sacs de vingt kilos.

Il faisait encore jour, mais, par précaution, ils emportèrent la lanterne récemment achetée. A la bruine de l'après-midi une forte pluie avait succédé qui maintenant entourait le monastère comme d'une grille de prison.

Peut-être n'a-t-il pas voulu se mettre en route sous la pluie et est-il resté au presbytère, hasarda le Père Clément. Mais l'ancien abbé de Meylan secoua la tête : non, le vieux ne s'effrayait pas pour si peu. Et il se promit de ne pas le réprimander quelle que fût la cause de son retard. En tout cas, ils avaient raison de partir à sa rencontre ; dans cette forêt obscure on pouvait facilement s'égarer.

De temps en temps le Père Clément élevait sa lanterne et appelait : « Frère Jean-Baptiste ! » Mais seuls lui répondaient le cri plaintif d'un oiseau brusquement réveillé et le bruissement de la pluie. Ils dépassèrent l'embranchement de Langourla. L'instant d'après Dom Bernard, qui marchait en avant, se heurta contre quelque chose et faillit tomber le vieux frère convers était étendu à ses pieds. A côté, le sac intact.

Le Père Clément lui éclaira le visage : il vivait. Probablement son cœur avait-il flanché sous le fardeau ; il s'était évanoui et, en tombant, s'était violemment heurté la tête : il avait une énorme bosse au front. Dom Bernard essaya de le ranimer ; à plusieurs reprises le vieux ouvrit les yeux l'espace d'une seconde, mais il ne reprit pas entièrement connaissance.

- Ramenons-le au plus vite à la maison, ses vêtements sont tout trempés, peut-être est-il ici depuis des heures, dit Dom Bernard.

Mais, sur le sentier étroit, les deux religieux eurent grand-peine à transporter le corps inanimé. Un temps ils traînèrent aussi le sac, puis quand Dom Bernard se fut rendu compte que dans ces conditions il leur faudrait tout la nuit pour atteindre Coray, ils cachèrent le sac sous un buisson. A présent cela allait un peu mieux : le Père Clément marchait devant, tenant de sa main gauche la lanterne et de l'autre, serrant à hauteur des genoux, les jambes du frère Jean-Baptiste ; le plus gros du fardeau tombait ainsi sur Dom Bernard, mais comme on ne pouvait marcher l'un à côté de l'autre, il était impossible de faire autrement. Ils marchaient en silence, soufflant ; il fallait faire effort pour chaque mètre. Mais pour l'instant rien d'autre ne comptait sinon de mettre au lit, au plus tôt, le malheureux ; ils le coucheraient dans la chambre d'hôte puisqu'aussi bien, de quelques jours, il ne serait pas autorisé à se lever.

Les secousses firent revenir à lui le vieux frère ; à pré sent un gémissement étouffé accompagnait le halètement des deux autres. Le triste cortège arriva ainsi à la lisière du bois de Coray, où attendait une ombre noire. Le Père Anselme ne s'enquit de rien, il prit dans ses bras le vieux frère et se mit à courir si vite vers le monastère que ses deux compagnons eurent de la peine à le suivre.

Ils le déposèrent sur le lit de fer, le Père Clément alluma du feu et Dom Bernard, après l'avoir déshabillé, lui mit toutes leurs couvertures, et lui donna à boire du vin chaud. Le vieux frère hochait la tête en signe de gratitude, mais comme s'il avait perdu l'usage de la parole, il continuait de se taire.

- Frère Jean-Baptiste, je vous ai dit à plusieurs reprises de ne pas vous forcer, dit Dom Bernard, et il tira les couvertures jusqu'au cou du malade. Maintenant, pendant quelques jours vous pourrez prier votre saint Patron de vous guérir.

Quelques instants de silence, les bûches pétillaient dans l'âtre. Et le frère Jean-Baptiste se mit à parler par à-coups

- Ce n'est pas le sac qui m'a fait tomber. J'ai rencontré deux hommes, ils se sont mis à se moquer de moi, ils m'ont dit de répéter à la maison qu'ils mettraient le feu à Coray si nous ne déguerpiissions pas. Alors je leur ai demandé comment ils avaient

osé charbonner le mur et piétiner mes fleurs. « Ferme ça, a dit l'un, sinon je te bouclerai ta grande gueule goulue. » J'ai levé mon bâton pour lui administrer une correction, mais il a fait un écart et m'a frappé à la figure.

Il s'arrêta et, pensif, regarda ses trois compagnons comme s'il voulait se souvenir de la suite, puis ajouta

- Je ne me souviens pas du reste.

Dom Bernard fut sur le point de le blâmer, mais il se rappela sa promesse, et se contenta de dire :

- Frère Jean-Baptiste, frère Jean-Baptiste, c'est tout ce que vous avez appris en quarante ans ? Au lieu de remercier le bon Dieu de ce qu'on vous ait bafoué, comme on l-a bafoué, vous vous mettez à vous battre avec deux pauvres diables ? Si c'est pour cela que vous êtes venu me rejoindre...

En place de réponse, des pleurs commencèrent à couler le long du visage du vieux frère. Ce visage fripé était en même temps si grotesque et si touchant que l-ancien abbé de Meylan détourna la tête. Puis il fit signe à ses deux compagnons ; ce soir, pour la première fois depuis longtemps, ils chanteraient à jeun les complies, le dîner était entrain de se mouiller sous un buisson.

La nuit, Dom Bernard visita deux fois le malade qui dormait profondément ; mais la respiration sifflante l'alarmait : si demain le frère avait de la fièvre, il appellerait sans délai le médecin de Broons. Il avait oublié de demander au vieux à quelle heure il était parti de Merléac. Ils l'avaient retrouvé vers neuf heures ; s'il était étendu depuis deux ou trois heures sans connaissance, sous la pluie, seul un miracle pourrait le sauver d'une pneumonie. Et ce ne serait pas une plaisanterie chez un vieillard de soixante six ans.

Mais le miracle n'eut pas lieu. Le lendemain' matin le frère Jean-Baptiste se réveilla tout grelottant ; en vain ralluma-t-on le feu, en vain ajoutèrent-ils aux couvertures tous les vêtements qu'ils trouvèrent, le frisson ne voulut pas cesser. La fièvre monta d'une façon inquiétante, et, vers le soir, le médecin de Broons tâtaït le pouls d'un homme en délire.

- S'il tient trois jours, il est sauvé. Le malheur est que son coeur, est bien fatigué, dit-il à Dom Bernard. Puis il ajouta, en guise de consolation :

- Moi, à son âge, je serai depuis longtemps sous terre.

Le médecin emmena le Père Clément à Merléac pour rapporter les remèdes ; les deux autres religieux restèrent auprès du malade. Ils se tenaient, silencieux, assis à son chevet, écoutant la respiration rauque du frère Jean-Baptiste. Et sans avoir besoin de se regarder, chacun savait ce que l'autre pensait. De temps, en temps, Dom Bernard se levait, rajustait la couverture ou essuyait le visage du malade, puis se rasseyait. Si Dieu rappelait le vieux frère, il serait plus difficile de vivre entièrement selon la Règle : pendant qu'ils chantaient les offices, le frère Jean-Baptiste faisait la provision d'eau, nettoyait, faisait la cuisine, lavait la vaisselle. Sans lui il deviendrait impossible de continuer le mode de vie qui peu à peu s'était établi. Mais ce n'était pas seulement pour cela que Dom Bernard avait de l'attachement pour le vieux frère : il connaissait Jean-Baptiste depuis quinze ans, le frère convers était de ceux qui l'avaient accueilli dans la salle capitulaire, quand de Rome il avait été envoyé à Meylan. S'il mourait maintenant, un peu de Dom Bernard mourrait aussi avec le frère ; pourtant, il, voulait vivre non pas tant pour la vie elle-même que pour pouvoir réaliser l'oeuvre entreprise. Quand ils seraient quinze ou vingt à chanter les offices, alors, heureux, il pourrait fermer les yeux à la lumière terrestre.

Le malade remua, sa respiration sifflante s'arrêta, et il se mit à parler tout bas

- Mon Père, je crois que je vais mourir. Veuillez m'administrer les derniers sacrements. Mais d'abord je voudrais vous remettre quelque chose. Voulez-vous me donner la valise du Père Clément. Elle est au réfectoire, dans le recoin d'en bas.

Dom Bernard fit signe au père Anselme qui disparut et revint quelques instants plus tard avec la valise. On la posa devant le frère Jean-Baptiste, il voulut l'ouvrir lui-même.

- J'espérais, dit-il à voix basse - et quand les deux religieux regardèrent, étonnés, l'appareil qu'il extrayait de la valise, le sourire qui apparut sur son visage n'était déjà plus de ce monde - j'espérais

le terminer pour Pentecôte ou au plus tard pour la fête de mon saint Patron, mais c'est un autre qui devra faire le réglage des sonneries.

Il monta le curieux mécanisme et manipula si bien les rouages que l'horloge se mit à sonner.

- Il ne reste plus grand-chose à faire. Quand ce sera fait, il faudra régler la minuterie, et elle sonnera d'elle-même le lever et l'heure des offices. N'est-ce pas que son timbre est beau ? Quant à ce réveil rouge, il faudra en faire cadeau à quelqu'un.

Dom Bernard posa l'horloge sur la table. Le choc la fit sonner de nouveau, et voici que tous les trois l'écoutèrent avec émotion.

- Et quand elle sonnera matines ou complies, veuillez parfois vous souvenir du vieux frère Jean-Baptiste, dit-il, la voix tremblante ; puis fatigué, il se renversa en arrière.

Le lendemain matin, sans que la fièvre eût baissé, le malade se sentait mieux, mais l'ancien abbé de Meylan qui avait assisté à l'agonie de plus d'un de ses religieux, savait que la fin était proche. Cette animation était le dernier sursaut du corps qui se cabrait devant la mort. Un moment, il songea à exécuter la prière du frère Jean-Baptiste qui aurait aimé qu'avant les derniers sacrements on accomplît sur lui la cérémonie en usage chez les Cisterciens de la Stricte Observance. Combien de fois le vieux frère avait-il assisté à ce rite étrange, héritage de l'abbé de Rancé : avec de la cendre l'abbé dessine une grande croix sur le sol, par dessus il éparpille de la paille, puis recouvre le tout d'une couverture de laine. On pose alors le moribond, revêtu de son habit de moine, sur cette couche austère, entre deux haies de religieux. Tandis que ceux-ci récitent l'*Asperges me*, l'abbé donne à baiser le crucifix au moribond, puis le présente à son regard. On met ensuite un cierge allumé entre les mains du malade, tout le monde s'agenouille et l'on récite les litanies. Puis l'abbé dit une longue prière et donne enfin l'absolution.

Mais le frère Jean-Baptiste devrait se contenter de recevoir l'extrême-onction ; on n'était pas venu à Coray pour y suivre le cérémonial trappiste et d'ailleurs il eût été inhumain de poser sur le sol un malade grelottant, même si son état était désespéré.

Le soir, après Complies, les trois religieux décidèrent de veiller le frère Jean-Baptiste à tour de rôle. Le tour de Dom Bernard vint à deux heures du matin, alors qu'en bas ses compagnons' entonnaient Vigiles. Il récita l'office avec eux, à la lueur d'une chandelle posée près du lit, tout en surveillant le malade. Dehors, les chênes de la forêt de Merléac modulaient leur rumeur matinale ; de temps en temps on entendait, venant 'de l'oratoire, le chant traînant des deux religieux, comme une longue plainte à Dieu ; et ici cette respiration grinçante qui d'un moment à l'autre pouvait cesser. De nouveau ils ne seraient que trois, Dieu l'avertissait ainsi que sa joie était encore prématurée : il ne suffisait pas d'avoir surmonté les obstacles du début pour que l'avenir de Coray fût définitivement assuré. Ou peut-être la mort de Jean-Baptiste apaiserait-elle la haine environnante. Certainement le vieux était fautif, les deux individus diraient à tout le monde qu'ils n'avaient fait que se défendre ; mais même s'ils n'étaient pas responsables des suites, ils n'oseraient pas continuer cette ignoble farce. Et à la Pentecôte arriverait ce jeune homme, si Monseigneur permettait qu'il fit ses études à Coray. Mais en regard de l'aide qu'il apporterait, il leur donnerait autant de travail : le Père Anselme et lui-même devraient lui enseigner la théologie. Qu'importait ! Qu'il vînt seulement, les fatigues ne comptaient pas quand il s'agissait de l'avenir de Coray.

Il s'éveilla brusquement de sa rêverie ; la respiration du malade semblait s'espacer. Le vieux frère se remua, son visage se convulsa, comme s'il voulait pleurer, puis, lentement, tous ses traits se détendirent et sa respiration s'arrêta à jamais. Dom Bernard approcha son oreille du coeur de Jean-Baptiste, il essuya ce front luisant sous la lumière de la chandelle, et descendit à pas lents pour appeler ses compagnons.

Ils chantèrent le deuxième nocturne auprès du lit de mort du frère Jean-Baptiste.

Ils l'ensevelirent sans cercueil, dans ses habits usés de moine, près des ruines de l'église, sur l'emplacement de l'ancien cimetière de Coray. Le soir, au réfectoire, une croix fut posée à la place où le

vieux frère avait l'habitude de s'asseoir pour manger, et l'on mit de la soupe dans son assiette comme s'il était présent. Pour la première fois, ce fut le Père Clément qui lava la vaisselle.

Et quand les deux autres religieux furent seuls, Dom Bernard se tourna vers le Père Anselme et lui dit :

– Père Anselme, le moment est venu de reprendre la lutte contre nos ennemis. Moi j'ai tout essayé, sans succès. C'est votre tour. Vous ferez ce que vous jugerez à propos. Me comprenez-vous ?

– Oui, répondit à voix basse l'ancien ingénieur, mais il ne leva pas les yeux vers le visage de son compagnon.

Il arrivait parfois que l'horloge à répétition du pauvre frère Jean-Baptiste se mît à sonner sans aucune raison, généralement une heure ou deux après le coucher. En pareil cas, les habitants de Coray sautaient machinalement à bas de leur couche, puis reprenant conscience, se recouchaient, et la minute suivante ils se rendormaient. Mais, cette nuit-là, le Père Anselme ne pouvait s'endormir, bien que la journée eût été dure : il avait travaillé toute la matinée au vivier - il s'agissait de rejoindre en un seul tous les ruisseaux servant à l'alimentation de la pièce d'eau - et l'après-midi il avait fait le bûcheron dans la forêt de l'abbaye en compagnie du Père Clément et du frère André, le postulant de Saint-Brieuc, arrivé les jours précédents. Le Père Abbé avait réussi à vendre quelques stères de bois au boulanger de Jugon, et ils voulaient les livrer au plus tôt, car on avait plus besoin d'argent que jamais. Les cinq mille francs reçus l'automne précédent étaient depuis longtemps épuisés, ainsi que les trois cents du supérieur du Séminaire, et quand M. de Chevron leur avait rendu visite à la Pentecôte, Dom Bernard n'avait pas voulu lui redemander de l'argent. Du prix de leur bois, ils régleraient leurs dettes : quatre cents francs au menuisier, et sept cents à la tuilerie. Le Père Anselme voudrait bien que sur l'argent qui resterait on achetât ; des alevins et de quoi les nourrir en quantité suffisante. L'an prochain le monastère se suffirait ainsi lui-même, on pourrait même y cuire le pain. Il ne serait pas aussi bon que celui du boulanger de Merléac, mais au moins ne s'épuiserait-il pas si vite.

Depuis la mort du frère Jean-Baptiste c'était lui qui s'occupait du ravitaillement ; il faisait son possible pour se montrer digne de la confiance du Père Abbé : Et, bien que l'automne fût encore loin, il fallait penser à faire peu à peu des provisions point besoin d'acheter des pommes de terre, à la place de la broussaille de naguère on en récolterait bien dix quintaux ; les rutabagas ne coûtaient pas cher ; il n'en était pas de même pour la farine et le saindoux. Et que serait-ce donc s'ils faisaient la cuisine à l'huile

comme à Meylan ! Mais il fallait encore de l'argent pour d'autres choses chacun d'eux n'avait qu'une soutane avec laquelle ils disaient l'office, travaillaient et dormaient. Le frère André avait bien reçu de Monseigneur une soutane, mais ils ne pouvaient décemment lui demander de pourvoir à leur habillement à eux aussi. Il faudrait encore acheter une paire de chaussures ; quand il allait à Merléac, le curé regardait les yeux écarquillés cet on ne savait quoi, cent fois raccommodé qu'il portait déjà à Meylan depuis près de cinq ans. Et le Père Abbé ni le Père Clément ne pouvaient être fiers des leurs. A Meylan, ils avaient la vie facile, tous les samedis soirs ils trouvaient d» linge propre sur leur couche, ils n'avaient pas à se soucier de pareilles choses, les rouages de l'abbaye fonctionnaient bien. Ici, chacun lavait lui-même son linge, mais il y avait déjà du progrès : au début, ils n'avaient même pas de quoi se changer. Si Monseigneur ou M. de Chevron se doutaient du dénuement où ils vivaient, certainement les aideraient-ils. Mais le Père Abbé était bien trop fier pour leur en parler ; et au fond il avait raison : ils savaient bien ce qui les attendait à Coray, et d'ailleurs, maintenant, par rapport aux premières semaines, ils vivaient sans souci.

Mais le Père Anselme ne s'attarde pas au présent, par-fois il s'octroie le plaisir de faire des projets. S'ils réussissaient à mettre un peu d'argent de côté - des produits de la forêt ou du vivier, car ils ne pouvaient compter sur rien d'autre -- il installerait l'eau dans la maison une pompe et quarante mètres de tuyau ne coûteraient pas tellement cher. Mais, en attendant, il aménagerait la gouttière pour recueillir les eaux de la pluie ; il monterait un tonneau au dortoir, ils n'auraient plus ainsi à aller à la source qu'une fois par jour pour chercher l'eau de table. Ensuite, si Dieu le voulait et s'ils devenaient plus nombreux, il amènerait l'électricité depuis l'embranchement jusqu'ici, à supposer qu'ils vécussent assez longtemps pour voir pareille chose. Le frère André - il dormait sur la couche voisine - semblait être une âme zélée, peut-être les privations ne l'effaroucheraient-elles pas. Mais combien de temps leur faudrait-il attendre l'arrivée d'un nouveau ? Quel magnifique

travail on pourrait faire si l'on était huit ou dix, comme l'époque où il était novice à Meylan.

Ses pensées s'em mêlèrent de plus en plus et il s'endormit. Depuis quelques minutes il croyait entendre en rêve, en bas, devant le bâtiment, ce chuchotement que l'on ne pouvait confondre avec le murmure de la forêt. Non, il ne rêvait pas : les visiteurs nocturnes étaient là de nouveau. Mais il était incompréhensible que Dom Bernard, qui se réveillait au moindre bruit, ne bougeât pas à présent. Que faire ? Fallait-il descendre sans bruit et chasser cette lâche canaille ? Car s'ils n'étaient pas lâches, ils oseraient venir en plein jour. Ou bien ne pas broncher ? Ils avaient déjà charbonné le mur, piétiné les fleurs ; malgré leur menace, ils n'oseraient tout de même pas mettre le feu au bâtiment.

Mais le chuchotement ne cessait pas. Le Père Anselme descendit de sa couche, sans bruit, pour n'éveiller personne, et se glissa furtivement jusqu'à la fenêtre. Il vit devant l'entrée un homme d'un certain âge et un jeune garçon. L'homme qui tenait une lanterne à la main s'approcha de la fenêtre de la salle de travail, y projeta la lumière de sa lanterne, puis retourna devant l'entrée. Le religieux ne les voyait plus.

Il fut indiciblement surpris en entendant l'un d'eux frapper à la porte. D'abord timidement, comme s'il craignait d'être chassé, puis plus énergiquement. En entendant frapper, Dom Bernard sortit aussi de derrière son rideau. Il aperçut le Père Anselme, toujours près de la fenêtre. Le moine, en guise d'explication, pointa son doigt dans la direction de la porte d'entrée.

- Je ne crois pas qu'ils méditent un mauvais coup, dit l'ancien abbé de Meylan, ils ne frapperaient pas à la porte. Ils doivent vouloir quelque chose. Je descends les faire entrer.

- Si vous permettez, c'est moi qui descendrai.

Et le Père Anselme se dirigea vers l'escalier. Arrivé en bas, il attendit quelques secondes derrière la porte, puis, quand les coups se répétèrent, tirant brusquement le verrou, il ouvrit. Pris de peur, le gosse fit demi-tour et disparut dans la nuit ; l'autre, dans sa surprise, se tenait muet devant le religieux. Un troglodyte regarde

ainsi tout à la fois sauvagement et timidement, l'être qu'il rencontre inopinément devant sa grotte. Aucun son ne sortait de sa gorge, il regardait seulement d'un air implorant. Sa lanterne éclairait les lettres charbonnées du mur. Ce fut le Père Anselme qui finit par parler

- Que cherchez-vous ici, en pleine nuit ?

Sa voix était douce, presque amicale, ce qui donna un peu de courage au visiteur tardif. Il posa à terre sa lanterne comme s'il voulait rassembler toutes ses forces pour pouvoir articuler quelques mots ; puis, bégayant, affolé, il dit ceci :

- Ma petite est très malade - il désigna le garçon revenu entre temps à pas furtifs la soeur de celui-ci. Tout son corps s'est paralysé brusquement, on dirait qu'elle est foudroyée. Nous avons fait venir Pipi Gouhir, le sorcier de Langourla. Il avait promis de la remettre sur pied en trois jours, mais Biella est allée encore plus mal. La fumée des cornes de bouc brûlées lui a fait vomir toute sa bile. Ensuite, sa mère est allée chercher la *man diegez* de Guehenno qui a fait mille promesses : elle s'est affairée près de Biella du matin au soir, mais elle non plus n'y a rien fait.

- Pourquoi n'avez-vous pas fait venir un médecin ? Il vous serait revenu moins cher, l'interrompit le Père Anselme.

Et il serra frileusement les épaules. Dans les montagnes de Savoie les nuits n'étaient pas plus fraîches.

- Il y a trois ans, le docteur de Broons a été assommé près de la ferme de Loudéac ; depuis, tous les médecins refusent de venir dans la forêt. Et, d'ailleurs, eux non plus ne pourraient rien faire pour ma fille.

Le religieux hochait la tête.

- Et vous vous imaginez, dit-il de la même voix douce, que moi je peux quelque chose pour votre enfant ? Quel âge a-t-elle ?

- Elle a eu dix ans en mars.

- Nous sommes des prêtres et non des médecins. Si vous voulez, je vous accompagnerai pour lui administrer les sacrements. Mais je ne saurais faire davantage.

L'homme baissa les yeux, l'embarras et la déception rendaient plus sombre encore son visage.

- Biella n'est pas baptisée, dit-il au bout d'un moment, Puis, en matière d'explication, il ajouta :

- Dans la forêt de Langourla, personne n'est baptisé.

- Dans ce cas, c'est doublement mon devoir de vous accompagner. Mais, je vous le répète, je ne peux pas guérir son corps. Demain matin j'irai chercher le médecin de Broons, lui il la guérira si on ne vous l'a pas complètement empoisonnée.

- Demain, il sera trop tard.

A nouveau, le malheureux regarda le Père Anselme.

- Ce soir, elle ne geignait même plus. Jusque-là nous savions au moins qu'elle vivait, mais maintenant...

- A quelle distance se trouve Broons ? demanda le religieux.

Si la petite était vraiment si malade, il lui fallait tout essayer pour la guérir. Le Père Anselme ne l'empêcherait pas de partir immédiatement pour Broons chercher le médecin. Mais l'homme secoua la tête tristement.

- A vingt et un kilomètres. Nous n'y serions pas avant l'aube, et même en revenant en voiture nous arriverions trop tard.

- Entrez, dit le Père Anselme, et il les introduisit dans la salle de travail. Je reviens tout de suite.

Au dortoir, tout le monde était éveillé. Le Père Anselme raconta ce que le visiteur nocturne était venu chercher, et jeta un regard interrogatif à Dom Bernard. Et son regard indiquait qu'il désirait donner satisfaction à la demande du malheureux. L'ancien abbé de Meylan n'hésita pas longtemps.

- Si vous le jugez à propos, dit-il, accompagnez-les. Mais de crainte qu'il n'arrive quelque chose, emmenez le frère André avec vous.

- Je crois qu'il serait mieux que j'aille seul. Je ne saurais guère aider cette enfant, mais si cet homme a eu le courage de frapper à notre porte, où l'on aurait pu l'accueillir avec un gourdin, ne nous montrons pas sourds à sa prière. Si je ne suis pas de retour pour Matines, c'est que je suis allé à Broons.

Il se tut, puis, devinant la pensée de Dom Bernard, il ajouta

- En aucun cas, ne vous inquiétez de moi.

Il s'agenouilla devant l'ancien abbé de Meylan, comme toujours lorsqu'il quittait le monastère, et Dom Bernard le bénit.

Puis, à tâtons, il descendit à l'oratoire et mit de l'eau bénite dans un petit flacon. Dans la salle de travail. on l'attendait avec angoisse.

- A quelle distance habitez-vous ? demanda-t-il.

- En faisant vite, nous y serons dans une demi-heure, fit l'homme.

Et à la vue du religieux, vêtu de son manteau, la joie embellit un instant sa figure sombre.

Marche devant, dit-il, en se tournant vers son fils et il lui donna la lanterne. Tu nous éclaireras le chemin. Nous passerons par les charbonniers, c'est moins long.

Jusqu'à la lisière du bois, les deux hommes marchèrent l'un à côté de l'autre ; ensuite l'homme laissa passer devant le Père Anselme. Ils marchèrent ainsi longtemps, en silence. Le religieux aurait voulu savoir certaines choses sur les habitants de la forêt,, mais il n'osa pas s'en informer : ce misérable lui était livré à présent ; s'il répondait, ce serait sous la contrainte et il n'aurait pas le courage de lui dire sincèrement d'où venait cette haine contre eux. Peut-être ne le savait-il même pas : ces hommes ne raisonnaient pas, c'est leur instinct qui leur disait que ceux qui s'étaient établis à Coray voulaient troubler leur quiétude animale. Mais alors qu'est-ce qui les incitait, trois semaines après la mort du frère Jean-Baptiste, à se tourner vers leurs ennemis méprisés et haïs, pour leur demander leur aide ? A eux, les illuminés ! Seul le désespoir avait pu contraindre cet homme à une telle humiliation. Mais pourquoi était-il venu si tard, à la dernière minute, alors que les sorciers et les guérisseurs avaient fait mourir à petit feu cette fillette ? Car elle devait bien être à la dernière extrémité. Qu'importe, s'il ne pouvait guérir la malheureuse, du moins la baptiserait-il. Qui aurait cru qu'aux environs de Coray les forêts cachassent encore des païens tout comme au temps de saint Gildas ? Des générations avaient grandi sans connaître le Christ. A quelques kilomètres de là couraient des express, au-dessus de la forêt, un avion passait chaque jour ; le docteur Alexis Carrel, non loin d'eux, faisait des expériences sur le coeur artificiel - ces jours derniers, il était venu à l'improviste à Coray en compagnie d'un bénédictin anglais et les gens d'alentour vivaient encore dans la nuit des premiers siècles.

Le Père Anselme, le religieux au regard froid qui ignorait les sentiments terrestres, s'émut à cette pensée. Il aurait aimé caresser le gosse en haillons qui trottinait pieds nus devant lui, et même l'autre à la mine patibulaire qui marchait si près de lui qu'il sentait sa respiration sur sa nuque. Pour la première fois, l'idée lui vint que l'expérience de Coray devait réussir précisément parce qu'il n'y avait que des païens aux alentours. Si le Père Abbé l'avait raconté devant le Chapitre de Cîteaux, personne n'aurait eu le coeur de voter contre lui. Oui, ce n'était que kilométriquement parlant que Rosmadec était proche de Coray ; car tandis qu'aux environs de Rosmadec vivaient de paisibles fermiers et viticulteurs, chrétiens depuis mille ans, les habitants des forêts de Merléac et de Langourla attendaient encore leur saint Gildas.

L'homme se mit à parler dans le dos du Père Anselme

- Nous y serons bientôt. Si les femmes ne veulent pas vous laisser entrer, il ne faudra pas vous occuper d'elles. Elles croient que je suis allé chercher le sorcier de Mégrit.

- Mais comment l'idée vous est-elle venue de vous adresser à nous ? Savez-vous que quelqu'un des nôtres est mort, il n'y a pas longtemps ? demanda le Père Anselme.

Quelques instants de silence, puis l'homme parla :

- Je sais. Et je sais aussi qui l'a assommé. En venant vous voir au lieu d'aller à Mégrit, je me suis dit : tout au plus ils t'assommeront, toi aussi ; tu dois risquer ça pour la petite. Si le sorcier et la guérisseuse n'ont rien pu faire, peut-être que ces sorciers noirs, comme nous disons, qui sont passés chez nous l'automne dernier, pourront faire quelque chose.

Dom Bernard avait donc eu raison d'attaquer ces sauvages avec les armes de l'amour. En cette lointaine matinée de dimanche ils avaient essayé sans succès de les approcher ; mais il avait suffi d'une caresse à un des enfants, et, six mois plus tard, c'était cette caresse qui, sans qu'il en eût pris conscience, avait conduit cet homme à Coray. Et maintenant ce malheureux espérait sauvagement en lui, avec la violence d'un désespéré. Mais comment pouvait-il aider un agonisant, lui qui n'avait jamais eu affaire à un malade ?

- Vous avez bien fait de vous adresser à nous, mon ami, dit-il à l'homme qui marchait derrière lui, quoique je ne puisse guère aider votre enfant. Je la baptiserai et prierai auprès de son lit. Et s'il n'est pas trop tard, à l'aube nous irons à Broons. C'est tout ce qui dépend de moi.

Maintenant le garçon quitta le sentier. Quelques minutes ils marchèrent sur une petite piste, entre des aulnes, puis débouchèrent dans une clairière où le Père Anselme était déjà passé avec Dom Bernard. On veillait dans la maison ; l'oeil lumineux de l'unique fenêtre fixait les ténèbres.

Nous voilà arrivés la voix de l'homme tremblait presque. Moi je vais en avant, je vous ferai signe si vous pouvez entrer, dit-il au Père Anselme.

Les deux ombres se faulèrent par la porte entrouverte qui se ferma derrière eux. Un sanglot retentit dans la maison et, sur le seuil de la porte qui s'ouvrit brusquement, le père apparut.

Nous sommes arrivés bien tard, dit-il d'une voix rauque au religieux qui s'empressait, elle ne bouge' plus

Le Père Anselme le repousse doucement et entre dans la pièce à plafond bas. Deux chandelles brûlent sur la table, à la lueur desquelles les murs noirs apparaissent encore plus sombres, comme si l'on avait l'habitude ici de s'éclairer à la résine. On avait poussé près de la cheminée l'unique lit de la pièce, peut-être pour que la fillette eût moins froid. La mère est accroupie à la tête du lit, elle presse la main de son enfant et 'pousse des cris déchirants. Près de l'âtre une autre femme plus âgée est assise - sans doute la grand-mère - et s'occupe à calmer deux tout petits enfants que les cris de leur mère ont effrayés. Le père se tient près de la porte et fixe la flamme de la chandelle, le visage insensible.

Le religieux s'avance vers le lit et pose son regard sur la fillette. Son corps maigre disparaît entièrement sous la couverture, sa tête s'enfonce dans l'oreiller. Ses yeux sont grands ouverts et, de derrière leurs longs cils qui lui ombrent le front, ils semblent regarder les poutres du plafond, Ses joues sont blêmes, mais on dirait que c'est de la pâleur de la misère plus que de celle de la

mort. Il lui touche le front : si elle est morte, ce doit être depuis quelques minutes à peine, car ce front n'est pas encore froid. Mais la petite main sale tombe inanimée quand il la lâche.

La femme agenouillée de l'autre côté du lit a remarqué le geste et elle redouble de hurlements. Mais ces hurlements entrecoupés de paroles inintelligibles - paroles de malédiction ou de supplication - sont plus supportables que les vagissements de tantôt. Combien mystérieuse la douleur que provoque la mort d'un être !

Le père Anselme éprouva cette faiblesse connue qu'est toujours le signe avant-coureur de quelque chose : ainsi tremble l'épileptique à l'approche de la crise ; seulement ce n'est pas le corps du religieux qui tremble. Il est venu trop tard, il ne peut même plus baptiser cette pauvre fillette, il priera pour elle en s'en retournant. Il lui faudra retourner au plus tôt... Mais il ne sait même pas où il se trouve, il ne reconnaîtrait pas le chemin de Coray même au grand jour ; et il ne pourrait vraiment exiger de ce malheureux homme qu'il abandonnât son enfant morte et sa famille pour le reconduire Coray. Il se tourne vers le père, et, comme parlant en rêve, il lui dit :

- Je veux rester seul avec cette petite fille. S'il n'y a pas d'autre pièce dans la maison, mettez quelque chose sur vos épaules et sortez tous. Je veux prier.

L'homme qui se tient près de la porte regarde avec étonnement le religieux : ce qui l'étonne ce n'est pas qu'il les fasse sortir dans la nuit, mais c'est cette voix sourde et pourtant impérieuse. La mère qui jusqu'ici s'est comportée comme si elle n'avait pas remarqué l'ombre noire de l'autre côté du lit, se redresse avec peine, et tous ils obéissent à l'injonction du moine. Le hurlement s'interrompt une minute pour reprendre dehors, dans la nuit de printemps.

Le Père Anselme éteint la chandelle et retourne à tâtons vers le lit qui craque quand il le heurte du genou. Il s'assied, prend la main de la fillette - qu'elle est maigre cette petite main d'enfant ! - et du regard cherche le visage enfoncé dans l'oreiller. Il fait nuit dans la pièce, l'éternelle lueur crépusculaire de la nuit extérieure ne dessine

même pas la silhouette de la fenêtre ; pourtant le moine distingue clairement les traits du visage de la fillette. Le visage des enfants profondément endormis est si calme, si heureux : car ils ne savent rien ; et celui des morts, car désormais ils savent tout. Il voudrait, avec son regard, saisir ces yeux qui fixent le plafond, mais tout effort est inutile : la fillette ne veut pas le regarder. Et comme si cette lutte insensée pour s'emparer du regard d'une enfant inerte avait épuisé toute la 'force du Père Anselme, il est pris d'un vertige tel qu'il doit poser sa tête sur l'oreiller, près de l'autre visage. D'un dernier élan de sa volonté, il s'efforce de vaincre cet épuisement incompréhensible, jamais encore éprouvé, et qui est aussi doux que celui ressenti par le voyageur qui, égaré clans l'hiver, s'allonge dans la neige et s'endort : l'instinct de vie le tient en éveil quelques minutes puis, croyant être encore éveillé, il ne lutte plus contre sa somnolence mortelle. Le Père Anselme se sent à présent extraordinairement léger, sa journée de travail lui semble lointaine, avec tout ce qui s'y rapporte Coray s'enfonce lentement dans une mer de brume, et même le regard scrutateur de Dom Bernard - pourquoi le Père Abbé le regarde-t-il parfois si étrangement ? - ne l'atteint plus.

Une grande faiblesse le tient comme si par mille vaisseaux son sang s'écoulait lentement : son enveloppe corporelle s'est comme détachée de lui, il ne sent que sa tête s'enfonçant dans l'oreiller auprès de l'autre petite tête. Une mèche de la fillette touche sa tempe, et on dirait que ce visage qui lentement se refroidit adhère à son visage rugueux. D'un dernier effort, il lutte contre ce sommeil pareil à l'assoupissement mortel de la fillette. Dans ce sursaut ou par un phénomène inconscient de mimétisme, il lève lui aussi son regard au plafond, comme voulant y déchiffrer malgré l'obscurité les caractères d'un message.

Qui pourrait dire si c'est un jeu de ses nerfs surmenés ou s'il s'agit de la réalité ? Là-haut sur le plafond sombre - peut-être plus haut encore : sur le ciel noir - deux mots se sont inscrits, deux mots inconnus, écrits de fines lettres rouges qui tremblent comme derrière des paupières fermées la trace de caractères incandescents un instant entrevus. *Talitha kumi !* L'inscription apparaît, dis-paraît

soudain, puis surgit à nouveau comme les publicités lumineuses sur la façade des maisons des grandes villes. *Talitha kumi ! Talitha kumi !* Dans un recoin de sa mémoire il connaît ces deux mots, mais son cerveau complètement paralysé ne peut se souvenir de rien, et encore moins penser. *Talitha kumi !*

On dirait que la force inconnue qui, la nuit, à Meylan, pendant la période de la *via purgativa*, l'avait jeté hors de sa couche, fait de nouveau son apparition : il saute si soudain du lit que tout son corps en souffre. Oui, il se souvient à présent : c'est dans la maison de Jaïre que Quelqu'un prononça ces paroles, près de la couche d'une petite fille morte. « Et ils arrivèrent à la maison du chef de synagogue, et il vit un tapage, des gens pleurant et criant force lamentations ; et entrant il leur dit : « Qu'avez-vous à crier et à pleurer ? L'enfant n'est pas morte, mais elle dort. » Et ils se moquaient de lui. Mais lui, les ayant chassés tous, s'adjoignit le père de l'enfant, la mère, et ceux qui étaient avec lui, et il pénétra dans le lieu où était l'enfant. Et prenant la main de l'enfant, il lui dit : « *Talitha kumi* », ce qui signifie « Jeune fille, à toi je dis lève-toi. »

Le Père Anselme s'agenouille ou plutôt la force de tantôt le pousse à se mettre à genoux. Il s'incline en avant, le front touchant la terre, comme à la salle du Chapitre à Meylan, avant la confession publique. Il s'engloutit dans la prière comme le pêcheur de perles s'abîme dans la mer avant que la moindre pensée consciente ait pu se former dans son cerveau, il se sent happé vers les profondeurs comme par des semelles de plomb, si vite qu'il n'a pu entendre que le sifflement de l'eau. Son enveloppe corporelle gît là maintenant, sur le sol de terre battue de la misérable pièce, si près du petit corps inanimé que son bras tendu touche le pied du lit ; mais cet autre être immatériel en nous que nous nommons d'un terme impropre l'âme, le véritable Père Anselme, échappé du temps et de l'espace, lève maintenant sur Quelqu'un ses yeux bleu foncé,

Non, il ne s'agit pas de prière, du moins dans l'acception ordinaire du terme. Cela rappelle plutôt la contemplation de jadis durant les promenades de l'après-midi, mais tandis qu'alors c'étaient seulement son entendement et son cœur qu'occupait une Présence invisible et pourtant sensible, maintenant c'est toute son.

âme qui est toute abîmée dans cette Présence. Tremblant, car les frayeurs du corps ont gagné l'âme, et en même temps exigeant, sauvagement, amoureuxment. Non, il ne s'agit pas de prière : il ne demande rien, peut-être même ne pense-t-il à rien, puisque ce Quelqu'un près de qui il est parvenu connaît depuis l'aube du monde le désir de toute âme, même les vœux les plus secrets. Et il ne s'agit pas non plus d'extase : si tantôt, quand sa tête reposait près de celle de la fillette inanimée, il avait vu dans l'obscurité ces fulgurantes lettres rouges, à présent il ne voit plus rien. Il n'a pas perdu conscience, c'est seulement comme si cette plongée dans la mer s'était à tel point accélérée que le sifflement de l'eau se fût changé en détonation.

Combien de temps reste-t-il là, le front touchant la terre humide ? Seul aurait pu répondre le petit titre qui, à deux pas de lui repose sur son grand lit de bois et fixe le plafond de ses yeux grand ouverts. Le Père Anselme se redresse lentement, se passe la main sur le front, puis s'approche du lit. La faiblesse a disparu, qui tout à l'heure l'avait forcé à appuyer sa tête sur l'oreiller, et son vertige également. Il prend la main de la fillette, se penche sur son visage pour saisir le regard immobile, et dit d'une voix surnaturelle : *Talitha kami !*

A l'instant, dans la main rude du Père Anselme, le maigre poignet se met à battre à peine perceptible mais sans hésitation. Puis le regard tressaille : oh ! comme son éclat diffère de celui de tantôt, dans son éveil l'intelligence l'illumine - et, comme venant des profondeurs de la terre, un faible gémissement se fait entendre.

Avec le calme des somnambules, le moine allume la chandelle, et, sans regarder la fillette, ouvre la porte.

- Ma bonne dame, dit-il d'une voix lasse, vous vous êtes trompée : cette enfant n'est pas morte.

Puis, se tournant vers le père interdit : « Quant à nous, sans tarder, nous irons Broons. Allumez la lanterne et partons. »

Et, avant de disparaître dans la nuit, comme quelqu'un qui se souvient de quelque chose, d'une voix impérieuse il dit aux femmes agenouillées autour de la fillette : « Qu'on lui donne manger ! » (Marc 5, 48)

TABLE DES MATIÈRES

Dom Bernard

Comme le grain de sénevé

Terre des miracles